Portland State University

PDXScholar

Dissertations and Theses

Dissertations and Theses

5-22-1996

Les passions d'Annie Ernaux : de la biographie a l'écriture

Nathalie Cox

Portland State University

Follow this and additional works at: https://pdxscholar.library.pdx.edu/open_access_etds

Part of the French and Francophone Language and Literature Commons

Let us know how access to this document benefits you.

Recommended Citation

Cox, Nathalie, "Les passions d'Annie Ernaux : de la biographie a l'écriture" (1996). *Dissertations and Theses*. Paper 5080.

<https://doi.org/10.15760/etd.6954>

This Thesis is brought to you for free and open access. It has been accepted for inclusion in Dissertations and Theses by an authorized administrator of PDXScholar. Please contact us if we can make this document more accessible: pdxscholar@pdx.edu.

THESIS APPROVAL

The abstract and thesis of Nathalie Cox for the Master of Arts in French were presented May 22, 1996, and accepted by the thesis committee and the department.

COMMITTEE APPROVALS:

[REDACTED]

Claudine G. Fisher, Chair

[REDACTED]

Eric Swenson

[REDACTED]

Rita Vistica

[REDACTED]

Elaine Limbaugh, Representative of the
Office of Graduate Studies

DEPARTMENT APPROVAL:

[REDACTED]

Louis Elteto, Chair
Department of Foreign Languages
and Literatures

ACCEPTED FOR PORTLAND STATE UNIVERSITY BY THE LIBRARY

by

[REDACTED] on 27 Sept 1996

ABSTRACT

An abstract of the thesis of Nathalie Cox for the Master of Arts in French presented May 22, 1996.

Title: Les Passions d'Annie Emaux: De la biographie à l'écriture

Dans les livres d'Emaux la quête de la liberté joue un rôle important et en suivant l'histoire, on découvre une tragédie dans la vie des personnages. Cette thèse va examiner les rapports familiaux et le langage d'Annie Emaux. Par l'autobiographie les romans révèlent l'angoisse dans le présent de la narratrice qui existe dans le texte par le courant de conscience et coïncide avec l'histoire. Les expériences et le vécu sont retransmis par l'écriture qui recrée la réalité du temps de sa jeunesse. On pourra démontrer que Annie Emaux a réussi à relier les images au vivant, tout au long de sa carrière.

Dans le premier chapitre, on verra comment quelques faits historiques ont influencés la société française en transition des années 1914 à 1980 et sont reflétés dans la vie des personnages sur trois générations. Nous examinerons le passage de la narratrice à travers l'histoire et le monde intellectuel. Puis, nous verrons qu'elle a été la seule de toute sa famille à réussir.

Dans le deuxième chapitre une étude psychologique de la famille de la narratrice sera faite. Dans son enfance le renversement de rôle des parents et leur limitation sociale a poussé la narratrice vers un détachement familial durant son adolescence et a changé son attitude avec les autres. Puis, une aliénation s'est développée en elle durant sa passion avec un inconnu.

Dans le troisième chapitre on étudiera l'évolution intellectuelle de la narratrice à travers ce qu'elle apprend et à travers les institutions de l'école et

l'université.

Dans le quatrième chapitre, l'abandon familial et la différence sociale montreront le détachement de la narratrice et son aliénation. Puis, elle trouvera un refuge dans l'écriture.

Dans le cinquième chapitre le langage oral et écrit seront analysés. Le style plat transmet par l'amalgame des mots et des liens linguistiques un nouveau sens linguistique au langage d'Annie Ernaux. Les métaphores, par exemple, le jardin du père ou les aliments dans l'épicerie sensualisent les mots par une correspondance entre les matières et les sens.

LES PASSIONS D'ANNIE ERNAUX:
DE LA BIOGRAPHIE A L'ÉCRITURE

by
NATHALIE COX

**A thesis submitted in partial fulfillment of the
requirements for the degree of**

**MASTER OF ARTS
in
FRENCH**

**Portland State University
1996**

TABLE DES MATIERES

	PAGE
ABSTRACT	i
REMERCIEMENTS	v
INTRODUCTION	vi
CHAPITRE UN - La Société et l'Histoire	1
CHAPITRE DEUX - Les Problèmes Familiaux	13
CHAPITRE TROIS - Les Institutions	32
CHAPITRE QUATRE - La Classe Ouvrière et la Classe Éduquée	41
CHAPITRE CINQ - Le Langage Écrit et Oral	52
CONCLUSION	70
BIOGRAPHIE	72
BIBLIOGRAPHIE	73
ABBREVIATIONS	76

REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier mes professeurs pour leurs inspirations et leur connaissance de la littérature et des langues.

Je voudrais spécialement remercier ma famille pour leur soutien émotionnel: Mon fils Andrew qui pense que les jeux vidéos sont plus intéressants que la littérature. Mon mari Mark pour sa patience et son attention durant ce long apprentissage qui ne peut pas se traduire par des mots.

INTRODUCTION

Les livres d'Annie Emaux couvrent les thèmes de la passion, de l'obsession et de la révolte. Le renversement de rôle de ses parents, un père faible et une mère autoritaire, leur milieu d'ouvrier ont poussé la narratrice vers une montée intellectuelle et vers la bourgeoisie. Malheureusement, elle n'a pas assouvi son désir débordant de passion et son insatisfaction de la vie. Elle s'est jetée dans l'écriture et des fantaisies de la passion pour trouver la liberté. Cependant, sous son masque d'intellectuelle, elle cachait un romantisme qu'elle avait pu voir dans les romans de sa jeunesse comme *Autant en Emporte le Vent* et *Madame Bovary*. Ce romantisme caché s'est contrasté entre sa révolte et ses désirs mais c'est par ce contraste qu'elle a découvert ses passions. Le contraste de son passage entre la classe ouvrière et la classe bourgeoise, le langage oral et écrit, est à l'origine de ses passions. Cette thèse va analyser les contrastes qui ont formé les passions dans sa vie et leur variations dans son écriture et dans son auto-fiction.

Dans le chapitre un, nous verrons l'origine de sa révolte par un exposé historique des années de la première guerre 1914, jusqu'aux années 1980. Durant cette période elle décrit l'ascension graduelle de sa famille sur trois générations. Une étude historique sera faite pour montrer la France comme société en transition. L'influence de l'histoire sera illustrée dans la vie des personnages. Une analyse de la guerre reflétera une métaphore de l'aliénation de la narratrice par rapport à elle-même et aux autres. D'abord le front populaire de 1936, expliquera les débuts d'une organisation syndicale en France et permettra de comprendre le milieu ouvrier qui sera représenté par son père. Nous verrons comment la société a été influencée par le monde ouvrier. Le côté humaniste de la classe ouvrière et le positivisme de

Léon Blum fondateur du Front Populaire en 1936, apporte les nouvelles lois sociales comme la semaine des quarante heures, les congés payés, la sécurité sociale et le remboursement médical. Puis, la période de Mai 68 sera étudiée car l'auteur l'a décrit en exprimant un désir de liberté, dès l'adolescence. Enfin, les droits de la femme seront examinés avec les premiers droits de vote et le problème de l'avortement.

Dans le chapitre deux une étude des problèmes familiaux sera faite à travers les parents de l'auteur dans leur vie conjugale et parentale. Le renversement de rôle dans leur couple a créé une rébellion dans l'attitude de la narratrice se reflétant dans l'écriture de l'auteur. D'après l'ambivalence de son rejet parental, on verra qu'elle a développé un côté obsessionnel et cyclique pas seulement envers eux mais en ce qui concerne la vieillesse. Une analyse de la mère de la narratrice dans Une Femme, montrera sa peur obsessionnelle de vieillir. D'après Freud, dans ses Cinq Leçons, les obsessions font parties de notre inconscient refoulé et a des retombées psychologiques vers la dépression. Dans Passion Simple, nous verrons les extrémités de la passion de la narratrice pour un inconnu, et comment elle en arrive à l'obsession.

Dans le troisième chapitre, le système élitiste des structures et des institutions montrera comment la narratrice s'est servie du "structuralisme" pour retracer l'expérience de son histoire. Ensuite, on verra son aliénation par rapport aux institutions, de l'école à l'université. Son ascension professionnelle sera mise en relief par son intérêt littéraire et sa dévalorisation des autres étudiants. Plus tard, sa passion avec l'inconnu montrera son aliénation par rapport au travail du langage.

Dans le quatrième chapitre, une opposition sera démontrée entre la classe ouvrière et la classe éduquée. La difficulté d'accéder aux études pour la classe ouvrière sera à la source de la révolte de la narratrice et de sa montée vers la bourgeoisie. Le problème de la limitation sociale dans le milieu ouvrier mène au problème de l'alcoolisme et aux fausses illusions. Une autre façon de voir l'aliénation de l'auteur sera perçue par l'attitude détachée des bourgeois. On verra sa déception envers la bourgeoisie et la fausseté de la religion. Son opposition envers ses parents a créé en elle un sentiment de culpabilité qu'elle refusait de confesser à l'église. Elle se débarrassait de cette culpabilité par l'écriture. Le changement superficiel d'une classe à une autre ne venait pas combler son illusion et son désir dévorant de s'engager vers la passion et l'aventure. Son mariage avec un bourgeois sera perçu comme un échec alors qu'elle se jettera avec élan vers un étranger.

Dans le cinquième chapitre, la coupure entre le langage écrit et oral se traduit par le problème social de l'auteur. La narratrice cherche un refuge dans les mots et le langage qui est lié à l'interdit. C'est un univers qui cache une réalité inconnue. On pourra analyser le langage sous différentes formes. Le langage oral qui est lié au langage maternel donc le patois, les tournures familières, et le langage de la famille. Les oppositions entre le langage statique et l'écriture violente. Le langage écrit, reflet de la personnalité de l'auteur et le style plat qui transmet des émotions chez le lecteur. Les métaphores des bruits, des voix et des couleurs, les flash-back sur son enfance se révéleront être des images de révolte.

L'ascension sociale de la narratrice est directement liée à l'accès à

l'éducation, à la langue, à la parole. Le mot écrit devient témoignage de cette aliénation et, par là même, réussit à la nier, en rendant la quête d'Annie Emaux, et celle de sa narratrice positives. Mais, ses passions l'ont emportée vers une réalité qu'elle seule pouvait connaître à travers le récit.

Dans les six livres d'Annie Emaux, ce remarque une ascension qui part de l'enfance jusqu'au stade adulte. Dans cette ascension on peut constater qu'il y a un manque psychologique dans la personnalité de la narratrice et une instabilité dans sa vie. Ces facteurs sont présentés dans chacun de ses livres et suivent un ordre temporel partant de l'enfance, passant par l'adolescence et enfin arrivant au stade adulte. Pour montrer toutes ces variantes présentées dans l'écriture d'Annie Emaux un précis de chaque oeuvre suivra:

Le livre Les armoires vides (1974), présente le sujet tabou de l'avortement. Le personnage principal est une lycéenne qui perturbée par sa grossesse est partagée entre la souffrance et l'incompréhension de sa famille mais aussi du monde extérieur. Ses parents, issus d'un monde ouvrier la gênent à cause de leur classe sociale. Pour combler son manque, elle se sert des mots pour prouver sa supériorité et aspire à une élévation intellectuelle. Par les mots, elle devient reine puissante et absolue sur le monde. Enfin, elle marque son détachement social en utilisant un langage violent et vulgaire pour échapper à sa réalité.

Ce qu'ils disent ou rien (1977), présente une étude détaillée de l'adolescence

et des problèmes parentaux. L'ambiguïté de l'adolescence résulte de l'indécision et de l'ingratitude chez les jeunes, et souligne la difficile entreprise parentale. L'auteur utilise encore une fois une jeune fille, qui par son incertitude se trouve incapable de s'identifier aux autres filles et garçons de son entourage. Ses parents sont indifférents à sa vie donc elle se sent mal comprise et aussi rejetée. Dans ses rapports affectifs avec les garçons, elle montre une culpabilité prématurée en trompant son petit ami avec un autre garçon. Cet amour puéril d'un séjour de colonie de vacances démontre la tentation de connaître les plaisirs charnels qui se répètent à l'âge adulte. Une comparaison entre les rapports affectifs chez les adolescents et les adultes projette le problème de la désillusion.

Dans Une femme (1987), l'auteur décrit la vie de sa mère et son évolution affective. Ce court récit triste et poignant montre la négation devant la mort et la peur des hommes. Cette réalisation ne surgit chez la narratrice qu'à la suite d'un accident de voiture que subit sa mère au cours de sa vieillesse. Emaux retrace les conflits entre mère et fille à l'adolescence et le problème de communiquer avec ses parents. La famille, le travail et la venue des enfants sont vus comme des signes extérieurs de soutien pour lutter contre la mort. La peur de mourir produit une ambiguïté chez les personnages qui sont perdus dans la solitude et l'angoisse. La jeune femme et mère de deux enfants, se sépare de son mari et tente de renouer avec sa propre mère le lien d'une complicité disparue durant son adolescence rebelle. Son abandon formera un sentiment d'aliénation durant son mariage et avec sa famille. Cela marquera également la culpabilité qu'elle a ressentie à la mort de son

père.

Dans La Femme gelée (1983), le mariage est remis en question. La femme aboutit enfin à une élévation intellectuelle mais plonge dans une froide dépression à cause de l'absence du mari dans la relation conjugale. La désillusion s'installe, elle empêche tout bonheur possible entre le mari et la femme. Ce livre est un rappel de l'adolescence tourmentée de l'auteur. Il démontre le côté masochiste de la personnalité de la narratrice par la médiocrité et le désintéressement de son choix pour les hommes. Le mariage est dévalorisé et la grossesse n'est plus qu'un rite de passage inévitable.

Dans La Place (1983), Ernaux retrace la vie de son père et de son monde intérieur. Le rôle du père est ici renversé puisque c'est la mère qui s'occupe des finances. Le père ne comprend pas sa fille ni son langage. Il connaît son jardin, la terre et les animaux mais il n'a pas reçu d'éducation. Il y a une coupure entre l'homme et sa famille et une inversion dans son rôle de père puisqu'il s'occupe des travaux ménagers et sa femme des finances. Les descriptions très réalistes de la société d'entre les deux guerres en France, montrent les problèmes sociaux de l'éducation et de l'école qui ne sont pas accessibles au monde ouvrier. Les flash-back sur l'enfance du père montrent qu'il n'a pas pu s'échapper de ce système, ce qui a provoqué un déracinement culturel et affectif dans la vie de l'auteur.

Dans Passion Simple (1991), la passion charnelle voire obsessionnelle entre

une femme seule avec un étranger dévoile le problème de l'aliénation et de l'identité chez Ernaux. Elle est perdue dans son rôle de femme à cause de la coupure entre sa famille et le monde extérieur. Cela est démontré par l'absurdité de l'amour passionnel pour l'étranger qui est marié et vient d'un pays de l'Europe de l'est. Dans ce livre, une poésie se crée par l'image de la femme qui attend quelqu'un ou quelque chose qui vient de loin. L'attente anime la femme vers un rêve tout à la fois magique et qui par la passion permet l'évasion presque nécessaire du quotidien ennuyeux. Un contraste se produit entre la passion prononcée de la femme et celle de l'étranger qui se perd dans la boisson avant de la retrouver mais l'évite quand il revient vers la réalité.

CHAPITRE PREMIER

La Société et l'Histoire

Les livres d'Annie Ernaux couvrent la période historique de la première guerre 1914, jusqu'aux années 80. Durant cette période elle décrit l'ascension graduelle de sa famille sur trois générations. La France, une société en transition, a influencé la vie des personnages. Certaines périodes historiques comme sujet d'analyse seront reflétées dans leur vie professionnelle et sociale. Trois périodes surtout seront analysées pour montrer l'évolution de la narratrice malgré les limitations sociales auxquelles elle a dû faire face sur un plan personnel et dans sa vie conjugale. En remontant la trame historique de sa famille, on pourra éclaircir l'origine des différences sociales de son époque. Ses grands-parents ont appartenu à la paysannerie. Son père fut ouvrier et après son mariage, il est monté vers la petite bourgeoisie prolétarienne. Parmi les périodes historiques, "Le Front Populaire" de 1936, explique les débuts d'une organisation syndicale en France et permet de comprendre ce milieu ouvrier. Ensuite, la période de mai 68 sera étudiée car l'auteur la décrit en exprimant un désir de liberté lié à sa rébellion, dès l'adolescence. Les droits de la femme seront examinés sur un plan historique pour montrer le problème de l'avortement dans l'adolescence de la narratrice et, plus tard, le problème de son accouchement lié à sa souffrance physique. La trame historique de ces événements sociaux montrera les inconvénients d'une technologie périmée en France à cette époque, et de son évolution actuelle.

Le milieu ouvrier se rattache au père et aux grands-parents. Dans *La Place*, l'histoire du père commence par un flash-back sur sa mort. C'est après

la mort de son père que la narratrice comprend sa libération sociale mais aussi son emprisonnement psychologique. En effet, elle éprouve du remords pour avoir critiqué son milieu social. Elle réalise qu'elle aurait pu montrer à son père une autre façon de vivre car elle le croyait malheureux à cause de sa classe sociale. Elle n'a pas compris qu'il ne l'était pas. Son monde d'ouvrier ne le dérangeait pas car il venait d'une famille de paysans et il ne connaissait rien d'autre.

Dans le train du retour, le dimanche, j'essayais d'amuser mon fils pour qu'il se tienne tranquille, les voyageurs de première n'aiment pas le bruit des enfants qui bougent. D'un seul coup, avec stupeur, « maintenant, je suis vraiment une bourgeoise » et « il est trop tard » (L.P. 23).

En retraçant la vie de son père la narratrice montre le désarroi car elle n'accepte pas la classe ouvrière. Elle montre les côtés négatifs de son environnement social et une lassitude de la vie quotidienne. Par exemple dans *La Place*, le père aimait sa femme par amour charitable. Elle aurait des enfants et il l'aiderait à les élever mais "il ne faut pas s'abandonner dans une femme pour ne pas reproduire la misère des parents" (L.P. 38). La classe ouvrière représente la pauvreté (L.P. 38). Avoir des enfants était un problème parce qu'il fallait les nourrir. Les familles nombreuses sont un signe de pauvreté, ce qui est encore vrai de nos jours. La narratrice a insisté sur l'importance du rang social pour solutionner sa crise intérieure qui n'avait rien à voir avec les problèmes de la crise sociale en France. En effet, étant enfant et adolescente, elle ne manquait de rien mais elle n'a pas su apprécier ses parents. Ils n'étaient pas pauvres, mais seulement défavorisés

socialement à cause de leur métier d'épiciers. La narratrice a eu des préjugés sur la façon dont ils vivaient et cela ne les a pas encouragés. Elle les a jugés sur leur apparence sociale mais pas sur ce qu'ils ont fait. Mais, cela était aussi vrai pour sa mère qui voulait sortir de la classe ouvrière. Au début de sa relation avec son futur mari, elle était attirée par lui parce qu'il n'avait pas l'air d'un ouvrier physiquement. Elle aussi avait donc des préjugés sur sa condition d'ouvrière, (L.P. 36). De plus, il fallait se cacher derrière le modernisme social de l'époque, "Faire paysan signifie qu'on n'est pas évolué, toujours en retard sur ce qu'on fait, en vêtements, langage, allure" (L.P. 70). Le père n'avait pas peur du travail. Il n'était pas feignant, mais pour lui, le travail représentait l'autre sens de la culture, "le travail de la terre, le spirituel lui était inutile" (L.P. 34). Il est passé par plusieurs étapes sociales. Durant son adolescence, il était paysan. Puis, à l'âge adulte, il a cherché du travail en ville dans une corderie qui embauchait garçons et filles dès l'âge de treize ans. La narratrice dépeint les débuts de sa vie d'ouvrier avec amertume. Elle ne voit pas qu'il fait son apprentissage. Elle donne une vision négative et omet la dévotion qu'il a eue pour elle quand elle était petite fille. "Ce n'est que plus tard qu'il a réussi à devenir propriétaire de sa maison et de son commerce" (L.P. 57), Il devait être fier de passer de l'ouvrier au prolétaire.

Les débuts de la classe ouvrière en France ont montré un côté positif de la société à cette époque. Le côté humaniste de la classe ouvrière et le positivisme avec Léon Blum fondateur du "Front Populaire" en 1936, a apporté des nouvelles lois sociales comme la semaine des 40 heures, les congés payés, la sécurité sociale et le remboursement médical. Cette période a été importante pour le monde ouvrier. Après la deuxième guerre

mondiale, la France a dû faire face à une crise économique car il a fallait reconstruire les ruines. Le problème du chômage a plongé la société dans un pessimisme général et c'est cela qui a fait naître le parti ouvrier. Il fallait travailler pour reconstruire le pays dévasté et en crise économique. La narratrice évoque ce milieu ouvrier et insiste sur le fait que ses parents n'étaient pas aidés par la sécurité sociale. Etre ouvrier ne signifiait pas nécessairement être pris en charge. "Ils ont fait leur trou peu à peu, liés à la misère et à peine au-dessus d'elle. Le crédit leur attachait les familles nombreuses ouvrières, les plus démunies" (L.P. 42). Son père reflète une génération du passé qui croyait que le prolétariat serait une solution aux problèmes économiques de la France. Plus tard, cette pensée s'est confirmée par l'aide sociale qui est venue dans les années 50. Le peuple a pu bénéficier d'une sécurité sociale et d'une médecine gratuite qui n'est plus valable aujourd'hui à cause de la crise économique. Après la mort de son père, la narratrice trouve une ancienne photo qui dévoile son engagement politique et le front populaire qui fut à l'avènement des bénéfices sociaux en France.

La photo, ancienne, avec des bords dentelés, montrait un groupe d'ouvriers alignés sur trois rangs, regardant l'objectif, tous en casquette. Photo typique des livres d'histoire pour « illustrer » une grève ou le Front populaire (L.P. 22).

La société était divisée entre les ouvriers, les bourgeois, mais aussi la paysannerie. Cette classe existait bien avant le monde ouvrier. Le père de la narratrice comprenait la paysannerie parce que son père lui-même était charretier et il travaillait dans une ferme, "Il ne savait ni lire, ni écrire mais il

savait compter" (L.P. 25). Il est décrit ainsi: "un homme dur, que personne n'osait lui chercher des noises, et que sa femme ne riait pas tous les jours" (L.P. 25). La paysannerie est liée ici au côté bestial, voire même violent. Le grand-père paternel de la narratrice avait des accès de colère ce qui a créé une opposition avec son milieu culturel et social. A cause de son ignorance il n'avait pas la patience d'écouter les autres; il semblait en vouloir au livre symbolisant l'instruction.

Cette méchanceté était son ressort vital, sa force pour résister à la misère et croire qu'il était un homme. Ce qui le rendait violent, surtout, c'était de voir chez lui quelqu'un de la famille plongé dans un livre ou un journal (L.P. 25).

C'est par la paysannerie qu'est né le patois normand, langage que la narratrice haïssait. Ce point sera développé plus loin en détail. Par exemple, le grand-père décrit un dindon en patois, "Espèce de grand piot" (L.P. 28), ce qui montre sa colère et son impatience. "Un jour, mon père a glissé sans avoir décroché le panier de victuailles. La colère de mon grand-père dura des heures" (L.P. 28). La narratrice a rejeté la paysannerie tout comme le monde ouvrier par manque de sensibilité, que ce soit dans la nature ou bien dans la littérature. Son père faisait parti de ceux qui travaillaient la terre mais n'en voyaient pas la beauté. La terre représentait le travail. "Mon père travaillait la terre des autres, il n'en a pas vu la beauté, la splendeur de la Terre-Mère et autres mythes lui ont échappé" (L.P. 33). Ainsi, elle démontre que la société paysanne voit une différence entre les hommes et les femmes. Les campagnardes essaient d'être différentes des hommes mais elles sont restées à leur place. Par exemple, les paysannes respectent l'église, donc

elles ont le sens du sacré et elles comprennent les contraintes, "Ma grand-mère, elle, avait appris à l'école des sœurs. comme les autres femmes du village, elle tissait chez elle pour le compte d'une fabrique de Rouen, dans une pièce sans air" (L.P. 26). Aussi, elles cherchent à s'élever socialement. L'opinion des autres est importante dans l'évolution de leur vie sociale. Les gens se mêlent de la vie de leur voisin par ennui. "Elle était propre sur elle et dans son ménage, qualité la plus importante au village, où les voisins surveillaient la blancheur et l'état du linge en train de sécher sur la corde et savaient si le seau de nuit était vidé tous les jours" (L.P. 26). Les femmes cherchent à améliorer leurs manières "Ma grand-mère avait de la distinction, aux fêtes elle portait un faux cul en carton et elle ne pissait pas debout sous ses jupes comme la plupart des femmes de la campagne, par commodité" (L.P. 27). Les femmes ont donc essayé de changer l'attitude de la société envers la paysannerie. Plus tard, la mère de la narratrice a également tenté ce changement en essayant de franchir les barrières sociales mais la narratrice l'a catégorisée *ouvrière* dès son plus jeune âge à cause d'une remarque que la maîtresse avait fait à l'école, "Tu seras épicière comme ta maman sûrement!" (F.G. 54).

Une autre période historique en France a coïncidé avec la vie de la narratrice. C'est la période de mai 68 qui est une période de grèves et d'émeutes. Une révolte d'étudiants a commencé à l'université de Nanterre à Paris. Puis, elle s'est propagée dans tout le pays, incluant les ouvriers avec des occupations d'usines. La police a détruit les barricades du quartier latin à Paris, la nuit du 10 mai. Cette intervention en plus des manifestations, a entraîné de nombreux blessés. Après les contestations, les syndicats ont

réclamé une augmentation des salaires. Le pays s'est inquiété de la grève qui a menacé l'économie. Le général de Gaulle qui était encore président, à cette époque a dissout l'Assemblée Nationale le 30 mai, et a lancé un appel en faveur du régime. Les élections législatives de juin 68 ont présenté le général comme responsable de la crise. Une nouvelle majorité a reconnu Georges Pompidou, un conservateur connu aujourd'hui pour le centre "Pompidou" à Paris, une bibliothèque internationale. Malheureusement après cela, le général de Gaulle a donné sa démission et est mort en novembre 1970 à Colombey. La narratrice a montré un lien avec l'agitation de ces événements politiques à cause de sa rébellion contre ses parents et son désir de liberté mais aussi à cause de sa rébellion intérieure. Elle était encore adolescente à cette époque et les jeunes ne valorisaient pas le travail. Un certain besoin d'évasion s'est créé chez eux, favorisant la radio et la télévision. Cela était partiellement dû au facteur de l'après-guerre car il fallait oublier tout ce qui s'était passé. Au contraire, les gens plus âgés étaient plus proches de l'écrit car ils n'avaient pas encore assimilé ces nouveautés. La narratrice a prouvé son désir de liberté en se servant de l'écriture ce qui lui a permis de rejeter toutes ses peines et ses douleurs. Elle ne s'est pas identifiée aux autres jeunes qui cherchaient d'autres moyens d'échapper à la société. Aux Etats-Unis, cette période est représentée au cinéma par les acteurs rebelles comme James Dean et plus tard Nathalie Wood qui est morte avant trente cinq ans.

La période de mai 68 est originale parce que pour la première fois, les jeunes ont commencé à mettre en cause le fonctionnement de la société. Cette prise de conscience est née au sein de la famille, où les fondements de l'autorité des parents

ont été contestés. Le travail n'est plus apparu comme une nécessité de l'existence. Ils ont ainsi acquis, grâce au cinéma, à la radio, au disque, au transistor, à la télévision, une culture parallèle et les éléments d'une vision globale de la société que, souvent, les gens plus âgés, nourris de culture écrite, n'avaient pas, ce qui constituait un facteur d'incompréhension réciproque (Ferro, Les médias et l'événement, 12).

A l'adolescence, Emaux s'est identifiée aux écrivains comme Sartre et Camus parce qu'elle s'est sentie étrangère à la société. Pour se différencier, elle a tenté de gravir l'échelle sociale pour arriver à une plus élevée, la bourgeoisie. En lisant Sartre, ou bien Camus, elle s'est libérée de son milieu social mais cela ne lui a apporté qu'une liberté provisoire car après, elle retombée dans la limitations sociale.

Je lis Sartre, Camus, naturellement. Comme les problèmes de robes et de rancarts foirés paraissent mesquins. Lectures libératrices qui m'éloignent définitivement du feuilleton et roman pour femmes. Que ces livres soient écrits par des hommes, que les héros en soient aussi des hommes, je n'y prête aucune attention, Roquetin ou Meursault, je m'identifie. Que faire de sa vie, la question n'a pas de sexe, la réponse non plus, je le crois naïvement l'année du Bac (F.G. 94).

Aussi, elle voit que la bourgeoisie ne lui apporte pas le bonheur. Elle se sent coincée dans son mariage autant que du temps où elle habitait encore chez ses parents. Elle se rend compte que la société projette une image faussée du parfait ménage et du parfait appartement meublé. Les barrières sociales la poussent elle et son mari vers un rétrécissement dans leur vie conjugale. Par exemple, elle associe une métaphore d'un beau fauteuil avec un confort inventé. (F.G. 146). Le beau fauteuil représente la bourgeoisie bien rangée mais cette image est faussée par une illusion du

luxue. En réalité, la métaphore du beau fauteuil représente la narratrice et son mari, assis seuls et silencieux. Cette métaphore de la bourgeoisie se transforme en solitude. Elle se voit seule, assise avec son mari dans une projection du futur. Son mariage bourgeois lui donne un sentiment de moisissure, de rassis ce qui représente un contraste avec sa vie mouvementée d'adolescente. Elle a voulu quitter ses parents et découvrir une autre vie, elle est devenue plus vulnérable parce que le mariage l'emprisonnait de nouveau. Plus tard, dans sa passion pour un Inconnu, elle démontrera qu'elle n'aspirait pas à une vie stable mais à des émotions intenses et corsées.

Petits bourgeois qui se montent, suivent la route bien conformiste. Ça ne me faisait pas du tout cet effet-là, je nous voyais désarmés, légers, en face des rouages de la société, ce fauteuil juste une folie un peu plus grosse qu'un disque, pas un objet de couple rassis. Je croyais encore vivre une aventure et ça suffisait pour imaginer l'avenir ensemble sans rechigner (F.G. 146).

Dans les années 70, à l'âge adulte d'autres faits historiques ont coïncidé avec la vie des personnages. Un climat d'ouverture s'est instauré en France avec la venue politique de Valéry Giscard d'Estaing, représentant de la droite libérale. Une série de réformes furent mises en application. Depuis les premiers droits de vote pour la femme en 1945, il n'y avait pas eu de représentant politique qui défendait légalement la femme. Parmi les lois qui sont mises en action, la majorité est abaissée à 18 ans, et un secrétaire d'Etat est créé pour les Droits de la femme. Une femme, Simone Veil va défendre ces droits et libéraliser l'avortement avec l'interruption volontaire

de grossesse *I.V.G* (L.P. 407). Ensuite, elle facilite la loi pour le divorce. Pour le bien du peuple, d'autres mesures sociales sont adoptées en faveur des plus défavorisés. Le minimum vieillesse est relevé. Les chômeurs obtiennent un an d'indemnité. Le *S.M.I.C* (salaire minimum de croissance) est augmenté ainsi que les allocations familiales, et les pensions des personnes âgées.

La narratrice a montré un lien avec l'avènement de cet avortement légal par son propre avortement, qui est arrivé bien avant les *I.V.G*. Malgré sa révolte et sa souffrance, elle montre un exemple de courage pour avoir vécu un tel traumatisme alors qu'elle n'était encore qu'une jeune fille. Dans Les Armoires Vides, tout le thème de l'avortement est décrit. La narratrice retrace cet horrible moment de sa vie comme une métaphore de la douleur. L'avortement était fait par *une faiseuse d'ange*, ou plus exactement, une personne non qualifiée en médecine. Le procédé était barbare et s'appliquait sans anesthésie avec de l'eau chaude et une aiguille à tricoter qui était stérilisée. Ici, la narratrice donne la métaphore d'un serpent rouge pour décrire l'aiguille à tricoter.

J'étais sur la table, je ne voyais entre mes jambes que ses cheveux gris et le serpent rouge brandi au bout d'une pince. Il a disparu. Atroce. J'ai engueulé la vieille, qui bourrait d'ouate pour faire tenir (A.V. 11).

La plupart du temps, les avortements tournaient en infection et il fallait hospitaliser les patientes. Cela n'a pas été le cas de la narratrice. Mais, elle a gardé un souvenir amer de la douleur. Au moment des *I.V.G*, dans les années 80, la douleur existait encore. De nos jours, en France, une nouvelle méthode a été créée, l'injection *RU 86* est un déclenchement immédiat du

cycle menstruel. Cette méthode est utilisée pour éviter le procédé chirurgical. Malheureusement, la narratrice n'a pas connu cette avancée technologique de la science. Durant ses accouchements, le souvenir douloureux de son avortement a réapparu et a dévalorisé la jouissance de la naissance de ses fils. Elle a assimilé la douleur avec le souvenir de l'eau chaude. Aussi, elle a marqué le contraste entre la douleur réelle et la douleur fictive. La douleur fictive était celle qu'elle avait lue dans ses livres. La pensée de devenir mère lui était encore supportable même si cela lui faisait penser à quelque d'horifiant. Après son avortement, elle a vu la naissance comme une déception mais elle n'était pas fautive de ce ressentiment à cause de son traumatisme.

L'accouchement, la seule chose qui me fascine d'horreur car je l'ai appris dans Autant en Emporte le vent, des cordes, de l'eau chaude et se cramponner aux barreaux du lit en hurlant. La torture et l'épouvante. Obscurs chuchotés de naissances difficiles aux fers, sans doute comme les pinces que mon père utilise pour décoincer les pneus de vélo à réparer. J'ai toujours repoussé cet épisode de mon histoire, préférant me fixer sur des échéances plus gaies (F.G. 45).

Dans Passion Simple, la narratrice évoque encore la douleur ancienne de cet avortement. Elle est probablement loin de ce moment là et proche de la quarantaine. Pour essayer de neutraliser sa souffrance passionnelle elle retourne là où elle avait avorté clandestinement, (P.S. 64). Cette action est comme un retour à sa douleur et souligne un signe propre à la dépression car elle ne peut pas s'en détacher. Dans son oisiveté, après le départ de son amant et son dégoût de la vie, elle associe tout ce qui est en rapport avec lui. Elle se réfère aux désastres et aux émeutes qui se sont produits dans le

monde depuis les derniers cinq mois. Elle affirme la vérité tragique que la guerre continue parmi les hommes. Par exemple, elle parle des émeutes d'octobre en Algérie, la chute du mur de Berlin et l'exécution des Ceausescu (P.S. 61). Puis, elle parle de la guerre entre l'Irak, la coalition occidentale et les enfants sourds qui par les déflagrations des bombes, marchaient comme des ivrognes dans les rues de Bagdad (P.S. 72). Elle aussi a été marquée par la guerre. Ses parents sont restés ancrés dans sa mémoire même après leur mort par une angoisse existentielle.

Quelques périodes historiques ont influencé la vie de la narratrice et de sa famille. Le monde ouvrier a influencé son père ce qui a prouvé la force de l'homme du passé comparé à l'homme moderne. La narratrice a pu trouver une sortie de la classe ouvrière par ses capacités intellectuelles mais elle a souffert des traumatismes et qui touchent toutes les femmes à différents degrés. Malgré ces traumatismes physiques et sa révolte, elle a prouvé également qu'elle était une femme forte par son courage et son endurance.

CHAPITRE DEUX

Les Problèmes Familiaux

The family is a number of people in interaction who consider themselves to be family members and different from those who are non-family. The family is largely an open system in that it is affected by what takes place elsewhere in the larger social system. A change in the family as a whole will change all parts of the family. A change in one part will tend to bring about a change in all parts. The family's internal dynamics are in the result of the particular family mix. No one person is the cause of any other person's behavior for all generate the social context in which each person's behavior makes sense (Jason Montgomery, 9).

Selon le livre La Famille en Crise, le problème de la responsabilité se développe au sein du cercle familial. Il est question de clarifier le problème de dépendance par rapport à soi-même et vis à vis des proches dans la famille. Chacun lutte contre les différences et cela peut poser un problème au niveau de la responsabilité. Pour Annie Emaux, la famille se place par opposition entre la sécurité et l'insécurité. Ses parents l'ont protégée car elle était une enfant unique; mais elle les a rejetés à cause de leur milieu social. Dans son échappée vers le monde intellectuel, une angoisse s'est développée au niveau de sa responsabilité. Elle a eu du ressentiment envers sa famille. Puis, dans sa vie d'adulte, un sentiment de culpabilité s'est formé après la mort de son père et à la vieillesse de sa mère. Une étude psychologique de la famille sera faite pour montrer comment ils ont lutté contre l'angoisse. Le père s'est rattaché à la terre comme un soutien de survie. La mère qui a souffert de la mort de son premier enfant s'est échappée par le travail en devenant patronne de son commerce. La

narratrice s'est détachée du cercle familial dans sa relation avec les autres. Dans cette lutte nous démontrerons que l'individu est responsable de ses actes indépendamment de sa famille.

La relation avec la famille a toujours posé une ambiguïté. Il a toujours été question d'un problème existentiel, celui de la responsabilité, "The existence of outside assistance and the family's ability to use it" (F.C. 35). La personnalité d'un individu est influencée par les parents, et l'éducation. Cependant, il est courant de voir une affirmation de la personnalité à l'adolescence par le rejet parental. Dans le cas d'Annie Emaux, le rejet qu'elle a eu contre sa famille n'était pas d'un rapport commun. D'un côté elle rejetait ses parents, de l'autre elle les chérissait. Son rejet était d'ordre existentiel parce qu'elle rejetait ses parents pour marquer son indépendance par l'écriture. Sartre, dans Les Mots a fait la même chose. Il s'est différencié de sa famille en se servant de l'écriture. Il a démontré que nous étions responsable de nos actes. Mais, dans cette responsabilité le rejet parental est nécessaire pour pouvoir s'affirmer parce qu'il apporte un sentiment d'indépendance. Une fois que le lien est coupé, l'individu peut enfin se sentir libre.

Avec quel soulagement, avec quelle déception, je retrouvais la banalité familiale quand ma mère entra et donnait de la lumière en s'écriant: 'Mon pauvre chéri, mais tu t'arraches les yeux! Hagard, je bondissais sur mes pieds, je criais, je courais, je faisais le pasquin (Sartre. 49).

Dans ses rapports familiaux, la narratrice a montré un exemple d'existentialisme et une opposition. Elle a marqué son indépendance en

rejetant ses parents tout en restant attachée à eux. Son indépendance marque le côté existentialiste au sens de la responsabilité. Par exemple, elle analyse sa relation parentale au niveau de sa mère, et cite le problème d'Oedipe dans La Femme Gelée. Nous savons qu'Oedipe tue son père et en l'apprenant plus tard dans sa vie, se crève les yeux. Annie Ernaux a montré une ambiguïté dans ses rapports avec sa mère parce qu'elle la rejetait et l'aimait en même temps. Cela a créé une opposition parce qu'elle exprime un sentiment de remords et de rejet. Dans La Femme Gelée, elle utilise la métaphore d'un cendrier qui se pulvérise sur un trottoir devant un livreur hébété pour souligner son amour pour sa mère (F.G. 19). Cet incident banal démontre une violence cachée à cause du verre brisé. Il annonce une métaphore de sa coupure avec sa mère et déclare sa rébellion.

Oedipe, je m'en tape. Je l'adorais elle aussi, elle. Elle, cette voix profonde que j'écoutais naître dans sa gorge. Les soirs de fête quand je m'endormais sur ses genoux, ce courant d'air, ces portes claquées, toutes les choses vibrent près d'elle, éclatent même, jour magnifique et stupéfiant où un cendrier vole par la fenêtre et se pulvérise sur le trottoir devant le livreur hébété qui a eu tort d'oublier je ne sais quelle marchandise (F.G. 19).

La mère gardait son angoisse au fond d'elle-même. Elle avait souffert de la perte d'un premier enfant, "La petite fille est rentrée de classe un jour avec mal à la gorge. La fièvre ne baissait pas, c'était la diphtérie" (L.P. 46). A cause de cela, elle était parfois étouffante avec sa fille mais c'était surtout pour lui éviter de la suivre dans son milieu social. Elle attachait plus d'importance aux études de sa fille que le père. Mais, cela n'a pas empêché la narratrice de se détacher de sa mère, "Je sais bien qu'elle a raison, rien à

dire contre, si je n'étais pas allée en seconde, couic, le boulot. Tout de même, quand elle me tannait en mars dernier au moment de l'orientation scolaire, je ne l'aimais pas, j'aurais préféré qu'elle ne dise rien" (D.R. 10). Enfin, la coupure familiale est apparue à la vieillesse de sa mère. Déjà, dans Les Armoires Vides, la narratrice avait dévoilé sa peur de vieillir. La vieillesse représente une image horrifiante de l'enfermement humain vers la mort, "Me voir enfermée dans ce carré, entendre, loin, montantes et descendantes, les voix de ma mère et du vieux, le grelot de la vieille...Si différent de la fête du café" (A.V. 43). Pourtant, elle s'est rapprochée de sa mère durant sa vieillesse alors qu'elle s'en est éloignée à l'adolescence. Ce rapprochement signifiait une identification à sa mère pour projeter sa propre image dans le futur. Dans Une Femme, le récit autobiographique sur la vie de sa mère a reflété une vision mélancolique de la vieillesse et la peur de mourir. Cette crainte est annoncée par une métaphore de la maison de retraite où sa mère est morte. Elle s'identifie à sa mère par une vision futuriste de sa propre vieillesse. Aussi, elle accentue la fatalité de la mort par le remplacement. Elle comprend que quelqu'un d'autre se retrouvera à la place de sa mère, alité, et prêt pour la mort.

C'est la fin février, il pleut souvent et le temps est très doux. Ce soir, après mes courses, je suis retournée à la maison de retraite. Du parking, l'immeuble m'a paru plus clair, presque accueillant. La fenêtre de l'ancienne chambre de ma mère était allumée. pour la première fois avec étonnement: "Il y a quelqu'un d'autre à sa place." J'ai pensé qu'un jour, dans les années 2000, je serais l'une de ces femmes qui attendent le dîner en pliant et dépliant leur serviette, ici ou autre part (U.F. 104).

La société fuit la vieillesse parce qu'elle représente une métaphore

négalive de l'infirmité et de la détérioration du corps, "La société entière sera peut-être un jour du même avis. Ils ne venaient pas la voir, pour eux elle était déjà morte" (F.G. 100). Malgré le repoussement social, elle a fait preuve de courage car elle a su affronter la vieillesse de sa mère. Freud attribue la vieillesse à un état d'anxiété et de castration. Dans l'Interprétation des Rêves, il souligne un rêve qu'il aurait eu sur son père atteint de paralysie, (A.D 49).

Il trouvait que la vieillesse était plus redoutable que la mort. La mort est un événement inévitable, une fatalité. Mais, la vieillesse est une tragédie traversée par des intermittences comme la maladie, la souffrance et le dépérissement. La représentation de son père comme vieillard a suscité une image d'angoisse projetée dans le futur, "Freud associated with the body of his father in advanced old age, the body which might be his body in the future" (A.D. 33). Son association avec son père est assez proche de celle d'Annie Emaux avec sa mère. Elle avoue avoir eu des cauchemars sur la vieillesse et la mort. Une interprétation de son rêve pourrait signifier un retour à son enfance et sa naissance car elle est entre deux eaux. La naissance et la mort sont donc reliées et représente un cycle, une descente linéaire de la vie. Dans son rêve, elle voit des plantes en filaments qui sortent de son ventre, et du sexe de sa mère, (U.F. 104). Cette ramification est en rapport avec Jung qui voit la vieillesse comme une réconciliation entre les opposés du masculin et du féminin. Il donne une notion de complémentarité entre la jeunesse et la vieillesse avec l'image de la sagesse représentée par un homme ou une femme. Il y a ainsi un balancement psychologique entre la vieillesse et la mort pour aider l'homme à les

surmonter (A.D. 19). Le rapprochement de Jung avec Annie Emaux est centré sur son père. Elle a montré une tolérance à la mort de son père et durant sa vieillesse car elle n'avait pas besoin d'une identification masculine. Sous l'étouffement de la douleur elle contraste la platitude d'une scène autobiographique de la perte de son père, "Toute cette scène se déroulait très simplement, sans cris, ni sanglots, ma mère avait seulement les yeux rouges et un rictus continu. Les gestes s'accomplissaient tranquillement, sans désordre, avec des paroles ordinaires" (L.P. 14).

Pour Emaux, la vieillesse et la mort sont en rapport avec la naissance. Elle décrit un retour à la naissance avec la mort de son père. Sa mère s'adressait à son père comme si il était encore vivant, ou habité par une forme spéciale de vie, semblable à celle des nouveaux nés, (L.P. 14). Puis, l'avortement durant son adolescence a représenté un refus de la naissance. Elle redoutait d'avouer à sa mère qu'elle était enceinte, "Aujourd'hui elle est sûrement encore allée à la messe, elle a bredouillé des prières pour mes examens. Elle n'a pas pensé à demander que sa fille, sa fille unique, ne tombe pas enceinte. Peut-être que si, elle a tellement peur, la catastrophe" (A.V. 46). Le problème de l'avortement a dérangé sa vision parentale parce qu'elle ne voulait pas devenir mère. Devenir mère était une image vieillissante. C'est là que sont apparus les signes d'incertitude, "Quand ai-je eu une trouille folle de leur ressembler à mes parents..." (AV. 50). Elle a voulu fuir sa famille, les autres à l'école. Puis, elle s'est mise à douter d'elle-même et de la vie, "Peut-être qu'une fille est en ce moment comme moi, en train de se tenir le ventre, avec la trouille" (AV. 67).

La narratrice montre un exemple d'existentialisme dans sa coupure

familliale par sa fuite et son retranchement pour la littérature. Puis, parce qu'elle a cherché son indépendance à un très jeune âge. Par cette action, elle a un peu renoncé à ses parents. Par exemple, elle n'a pas vu que son père lui a donné une force qu'il trouvait près de la terre. Lui, pouvait se retrancher ainsi dans un monde intérieur. Pour elle, la terre représentait une dégradation sociale reliée à la paysannerie. Dans La Femme Gelée, le père a dévoilé une poésie très touchante de la nature. Dans son attachement à la terre, il personnalise les légumes en leur donnant des noms, "Il m'apprend les noms amusants des légumes, l'oignon paille des vertus et la salade grosse paresseuse, je tire avec lui le cordeau au-dessus de la terre retournée" (A.V. 18). Puis, le père a affirmé sa force par sa présence. Par cette identification la narratrice n'a eu peur d'affronter les difficultés de la vie mais elle est devenue trop indépendante en cherchant la fuite, "J'ai quatre ans, il m'apprend à enfiler mon manteau en retenant les manches de mon pull-over entre mes poings pour qu'elles ne boulichonnent pas en haut des bras. Rien que des images de douceur et de sollicitude" (F.G. 19). Plus tard, une coupure sociale s'est déclarée entre lui et sa fille. Il ne la comprenait plus intellectuellement. Les premiers signes de cette coupure sont venus par la boisson. Alors que la narratrice s'évadait vers un monde plus intellectuel au lycée, son père travaillait toute la journée dans son café-épicerie, le café Lesur, "Toute la journée on vit en bas, dans le bistro et dans la boutique" (A.V. 18). Puis, il passait beaucoup de temps avec les habitués, autour d'une bouteille. Cela lui venait de son héritage culturel. Les oncles et les tantes qui étaient paysans buvaient quand il y avait des problèmes dans le couple. Par exemple, la tante Solange "s'élançait dans la cour en pleurant qu'elle allait se

jeter dans la citerne" (F.G. 14). Son mari la regardait tranquillement assis à la table avec son verre à la main. Il est aussi connu que dans les villes de campagnes ou dans les provinces, les gens boivent plus parce qu'ils s'ennuient. La narratrice ne pensait pas que son père était alcoolique mais il portait les traces d'un héritage culturel, "Mon père, il est jeune, il est grand, il domine l'ensemble. C'est lui qui détient la bouteille, il mesure la quantité au millimètre près, il a l'oeil" (A.V. 19). Dans l'entretien avec Claire-Lise Tondeur, Annie Emaux déclare être proche des alcooliques parce que dans son enfance elle a vécu parmi eux (A.V. 43). Elle les acceptait et les comprenait bien qu'ils représentaient une image de la pauvreté. Souvent, ils étaient des habitués du café qui deviennent familiers à sa vie.

Ils deviennent comme de la famille, je leur monte sur les genoux, ils sortent les photos, me donnent des quartiers d'orange.... Je les regardais vivre chez nous avec étonnement. Tous transparents, et plus ils boivent, plus ils le deviennent, plus ils deviennent magnifiques aussi (A.V. 22).

Le père n'acceptait pas les rêves de sa fille, ses lectures et ses espérances. Il pensait que le travail du corps, c'est-à-dire le travail manuel était plus important que le travail intellectuel. La coupure entre la narratrice et son père, s'est élargi quand il montrait de la colère. Il limitait sa possibilité de s'évader vers un autre espace hors du milieu familial.

Mon père était en rogne, je suis sûr que t'as passé ta journée devant le poste de télé, ça puis tes chanteurs à la gomme, il était excité, un peu plus j'aurais pensé que, non, jamais plus d'un ou deux verres, il recommençait, c'est pas pour dire, mais tu sais pas quoi faire de ton corps, t'occuper (D.R. 33).

Enfin la coupure s'est développée à cause du renversement du rôle parental. Les parents de la narratrice avaient une relation peu habituelle. Le père faisait la vaisselle et la mère s'occupait du commerce. Le père aidait sa femme au café mais son aide était toujours portée vers les travaux ménagers. Il servait les boissons et il épluchait les légumes mais surtout il n'avait pas d'autorité. Cela était un problème pour la narratrice qui à l'école, devait confronter d'autres petites filles qui avaient un père autoritaire. Puis, cela ne l'a pas aidé à respecter les hommes. La relation conjugale de ses parents n'a pas été un bon exemple à suivre vers le mariage. Elle n'a pas apprécié son propre mariage avec l'étudiant bourgeois qui faisait des études en sciences politiques. Elle montrait une attitude existentialiste envers le mariage et le rejetait en tant qu'institution. Elle le fuyait depuis son adolescence car elle cherchait la passion et le rêve. Simone de Beauvoir, dans Le Deuxième Sexe a cité le mariage comme une extinction de l'amour. Le mariage devient l'objet du quotidien et une servitude. Elle compare une jeune fille avec une femme flétrie par la vieillesse qui ne serait plus jamais l'objet désiré de l'homme. Dans sa critique Beauvoir omet le fait que les hommes comme les femmes souffrent de la différence qui les sépare, des disputes, et de leur devoir de père. Elle voit la femme comme un objet de l'homme, sa possession, sa convoitise. Il faut dire que ses idées sont basées sous l'influence de la deuxième guerre mondiale où l'homme avait plus de poids que la femme. Au contraire, Emaux ne se sent pas l'objet d'une convoitise mais d'une corvée. Elle réfute le mariage non pas par sa faiblesse féminine mais par le manque de présence masculine. Cependant, elle refuse cette présence. Elle assume que la plupart des hommes sont égoïstes et trop

autoritaires ou bien, trop effacés comme l'était son père. Elle affirme sa féminité par une ambition sociale car elle peut réussir seule dans la vie.

Le mariage est aussi pour l'homme une servitude; c'est alors qu'il est pris au piège tendu par la nature: pour avoir désiré une fraîche jeune fille, le mâle doit pendant toute sa vie nourrir une épaisse matrone, une vieille désséchée; le délicat joyau destiné à embellir son existence devient un odieux fardeau (D.S. 305).

Pour Annie Emaux le mariage est une servitude féminine et non pas masculine. Elle réfute la critique de Beauvoir parce qu'elle ne se sent pas du tout appartenir à un homme. Au contraire, elle a l'impression de continuer sa vie de célibataire donc elle dévalorise le mariage, "Qui parle d'esclavage ici, j'avais l'impression que la vie d'avant continuait, en plus serré seulement l'un avec l'autre. Complètement à côté de la plaque, *Le Deuxième Sexe*" (F.G. 129). Puis, elle montre son désengagement social. Le mariage devient non seulement une corvée mais aussi une limitation et un anéantissement. Elle montre un désintéressement quand elle se réfère à son mari. Elle le dépersonnalise en lui ôtant toute identité. Elle ne lui donne pas de nom dans ses livres. Il est inexistant, effacé de son histoire. Elle ne lui donne aucune chance de sauver le couple. Puis, elle critique sa belle famille. Sa belle-mère s'occupe d'elle *insidieusement*, l'entraîne toujours vers la cuisine avec une fausseté bien plaisante. Elle critique son beau-père qui a toujours raison et cache une autorité derrière ses plaisanteries. Il est imbattable sur le chapitre des vins, et connaît la tactique du bridge (F.G. 135). Enfin, elle réfute le concept familial que ce soit dans son mariage, ses parents, ou sa belle famille.

Maintenant c'est la nourriture corvée. Je n'ai pas regimbé, hurlé ou annoncé froidement aujourd'hui c'est ton tour, je travaille La Bruyère. Seulement des allusions, des remarques acides, l'écume d'un ressentiment mal éclairci. Et plus rien, je ne veux pas être une emmerdeuse, est-ce que c'est vraiment important, tout faire capoter, le rire, l'entente, pour des histoires de patates à éplucher, ces bagatelles relèvent-elles du problème de la liberté, je me suis mise à en douter (F.G. 131).

L'échec du mariage a poussé la narratrice vers une aliénation qui plus tard, à l'âge de sa maturité s'est transformé en une passion subjective. Cette passion est devenue le miroir de ses moments de souffrance et de ses moments d'exaltation. Dans Passion Simple, son amour pour un étranger venu de l'Est, a suscité une fuite vers le monde imaginaire dont elle a toujours rêvé. Si ses rêves ont touché de près le romanesque, ils ont aussi été fantastiques et effrayants. En s'appuyant de Spinoza, "Tout ce qui est passion provient d'une nécessité extérieure et non d'une cause interne" (O.E.1. 37), nous verrons les côtés positifs et négatifs de sa passion. Le côté positif a été sa possibilité de vivre une expérience hors de la réalité et de pouvoir la faire durer par la subjectivité. Le côté négatif a été son obsession qu'elle a justifiée par une réalité sans explication et qui l'a poussée vers un égarement. Ces oppositions qui ont marqué les moments éprouvants de sa vie ont parfaitement dépeint ce que peut représenter la vie d'une femme moderne et isolée. La passion devient alors la seule solution au manque causé par la solitude. Sa passion pour un étranger a montré un lien avec les théories de Spinoza, un philosophe classique. Dans son Oeuvres 1, la passion peut être positive car elle permet la découverte de l'inconnu mais elle est négative car nos désirs nous emprisonnent. Ces désirs ne sont pas le

fruit d'un acte volontaire donc ils contredisent l'éthique et la moralité (O.1. 93). De plus, à cause de la faiblesse de notre nature, nous avons besoin de la passion même si elle nous est nuisible (O.1. 100). Dans la passion négative, il distingue la haine qui est une excitation interne de notre souffrance ou de notre supposition (O.1. 103). Cela fut vrai pour la narratrice qui a eu des sentiments de haine durant sa jeunesse. Puis, il distingue l'aversion qui est une excitation en nous d'une chose qui nous est refusée (O.1. 104). Cette aversion peut nous amener dans des espaces imaginaires voir même effrayants. Parallèlement, Annie Emaux s'est jetée dans une passion aversive et même déraisonnable après son mariage. Mais, cela suivait le sens de ses désirs et de sa volonté à rester marginale.

Dans la société moderne, ce genre de passion est acceptée à cause du problème de l'isolement dans les villes. Pour sortir de l'emprisonnement de la solitude, il nous faut trouver des images attrayantes à notre imagination. Dans Passion Simple, la passion d'Annie Emaux commence par une aversion malsaine dévoilant une obsession sexuelle, "Il m'a semblé que l'écriture devrait tendre à cela, cette impression que provoque la scène de l'acte sexuel, cette angoisse et cette stupeur, une suspension du jugement moral" (P.S. 12). Son obsession se souligne par une approche de la passion liée à l'étonnement, "J'étais seulement happée par cet instant" (P.S. 17). Puis, ne faisant pas référence au prénom de son amant qu'elle nomme par la première lettre de son prénom "A", elle ne dévoile pas tout a fait son identité pour rester dans la subjectivité. En effet, son amant est marié et tient à rester anonyme. Sa passion dépasse son raisonnement à plusieurs reprises. Elle ne peut pas être une passionnée modérée. Au contraire, la passion prend

directement la tournure d'une obsession qui la mène à la perte de sa liberté individuelle. Elle est victime de sa subjectivité. Par exemple, elle perd sa volonté de raisonner dans le métro et imagine des métaphores par les bruits et les sons qui lui rappellent la voix de son amant (P.S. 16). Elle s'aliène de sa vie professionnelle et se retrouve dans l'incapacité de corriger les copies des élèves. Elle est méticuleuse sur des détails sans importance, comme "éviter d'utiliser l'aspirateur" ou bien le "sèche-cheveux" pour pouvoir entendre la sonnerie de la porte (P.S. 16). Ce ne sont plus seulement les sons et les bruits, mais tout et toutes les choses qui l'entourent; deviennent, une métaphore et un rappel de son amant. Les objets lui rappellent ses gestes. Ils prennent un sens dans sa vie. Les verres et les assiettes prennent forme dans sa contemplation. Le désordre lui rappelle sa nuit ou quelques instants mouvementés. Puis, elle s'imprègne du pouvoir gestuel de son amant en l'immobilisant par la métaphore d'une peinture. La mobilisation peut être interprétée par une métaphore effrayante de la passion car elle fige la personne vivante par une image. Cette fixation cesse la passion réelle en la rendant subjective par une image. Mais, comme la passion est elle-même subjective cela ne fait que la renforcer. Ici, c'est la présence et la puissance de l'amant qui sont projetées sur la narratrice par une simple peinture accrochée dans sa chambre.

Je ne rangeais pas tout de suite. Je contemplais les verres, les assiettes avec des restes, le cendrier plein, les vêtements, les pièces de lingerie, éparpillés dans le couloir, la chambre, les draps pendant sur la moquette. J'aurais voulu conserver tel quel ce désordre où tout objet signifiait un geste, un moment, qui composait un tableau dont la force et la douleur ne seront jamais atteintes pour moi par aucun autre dans un musée (P.S.

20).

Ensuite, sa passion s'établit par l'excès. Elle idéalise son bonheur subjectif par des achats inutiles (P.S. 22). Elle se ridiculise auprès de ses deux fils qui sont à présent étudiants, et ne peuvent la voir que par arrangement téléphonique au cas où l'étranger arriverait. Pour Bergson, un spécialiste du rire, elle serait l'objet d'un comique de situation. Sa passion s'élargissant, elle s'intéresse de plus en plus aux superstitions superflues, aux voyantes et à l'horoscope. Elle fait des offrandes gratuites à des femmes et des hommes assis dans le métro, faisant le vœux qu'elle sera récompensée par l'appel de son amant (P.S. 28). Au comble de l'ironie, elle s'intéresse aux marginaux et aux clients des prostituées comme s'ils partageaient quelque chose en commun avec elle (P.S. 29). Elle se met à leur niveau en comprenant leur souffrance et leur inquiétude. bref, elle fait partie du lot.

Sa passion l'a libérée d'un passé lourd et tragique. La mort de ses deux parents, sa jeunesse perturbée, son avortement. Puis, le divorce avec son mari qui lui était indifférent, même après les deux enfants qu'ils avaient eu ensemble. Ces événements l'avaient soumises à une crainte de la solitude, et la passion était une solution à tout cela. A l'âge de la maturité, elle voulait jouir de la vie au maximum de ses capacités et elle obtint une attitude épicurienne. Cependant, sa réjouissance tardive de la vie avait des retombées sur l'alcool. L'étranger qui venait la voir buvait sans arrêt. Il est décrit comme buveur affermi, "selon l'usage des pays de l'Est" (P.S. 34). Elle lui servait à chaque visite du whisky et des amandes mais il était déjà ivre avant d'arriver chez elle (P.S. 14). Elle aussi buvait avec lui. Puis, elle plongeait dans une anesthésie rêveuse qui lui rappelait les moments heureux

de son passé et de ses lectures romanesques, "Une fois, à la station Opéra, plongée dans ma rêverie, j'ai laissé passer sans m'en rendre compte la rame que je devais prendre" (P.S. 21) Mais, elle était trompée par ses illusions. Sa passion parfaite n'avait pas de valeur pour l'inconnu qui venait s'abandonner après avoir bu, "Cela ne durait que quelques heures. Je ne portais pas ma montre, la retirant juste avant son arrivée. Il conservait la sienne et j'appréhendais le moment où il la consulterait discrètement" (P.S.19). Ensuite, elle s'émerveillait de leur différence culturelle, Elle appréciait qu'il ne parle pas sa langue parce que cela évitait les compromis et elle pouvait espérer qu'il reviendrait une prochaine fois. Aussi, pour être plus sûre, elle ne cherchait pas à interférer avec sa femme. Elle s'était faite à l'idée qu'il s'était marié par convenance et qu'elle ne pouvait rien y faire. Ce qu'elle aimait tout au plus c'était l'exotisme qui découlait de cette différence entre les deux. Elle lui écrivait des lettres, "qu'il jetait peut-être en petit morceaux sur l'autoroute" (P.S. 37).

Sa passion dépassait les limites de la rêverie jusqu'au fantasme quand son amant s'absentait. En effet, elle s'attachait à des images irréelles qui venaient amplifier et embellir son amant. Son obsession était telle qu'elle ne pouvait plus contrôler ses désirs qui répondaient aux spasmes et aux excès de sa passion. Par exemple, elle avait des accès d'érotisme quand elle voyait les conducteurs dans des voitures qui ressemblaient à celle de son amant (P.S. 40). Elle s'imaginait qu'elle était en train de vivre une aventure extraordinaire et que cet étranger conducteur pouvait très bien être comme lui. Puis, elle ne voulait pas proclamer sa liaison aux autres mais elle s'identifiait à la répétition de leurs expériences.

Ces conversations où j'avais continuellement répondu aux propos de l'autre par « moi aussi, c'est pareil pour moi, j'ai fait la même chose, etc. » me paraissaient d'un seul coup étrangères à la réalité de ma passion, inutiles. Même, quelque chose se perdait dans ces effusions (P.S. 25).

Le côté négatif de sa passion se trouvait dans ses excès. Par exemple, elle cherchait à s'embellir sans prendre conscience des dangers qui l'entouraient. Elle s'exposait aux dangers du bronzage en restant au soleil "brûlant" toute la journée. Elle ne réfléchissait plus "aux suites" de ses accès sexuels car elle ne prenait pas de précautions (P.S. 42). Puis, l'aliénation devint le côté destructif de sa passion. Nous avons souligné que l'absence la rendait impuissante et consternée. Mais, que sa rêverie allait jusqu'au point du rêve fantasmatique et effrayant. Tout d'abord, elle passait par le stade de la jalousie en s'identifiant aux femmes qu'elle voyait sur les photographies des magazines de modes. Elle craignait la compétition des autres femmes plus jeunes qu'elle. Cela n'était qu'une invention de son imagination car elle n'avait aucune preuve que son amant côtoyait d'autres femmes, puisqu'ils ne se retrouvaient jamais ailleurs que chez elle, "A la fin, j'étais sûre que A., qui connaissait Cuba, avait rencontré la danseuse de la photo" (P.S. 44). L'aliénation la faisait sombrer dans une dépression qui la poussait de nouveau à boire (P.S. 52). Puis, sa rêverie tournait au cauchemar et au fantasme. En considérant la théorie freudienne, ses rêves viendraient de sa castration féminine et de son enfance. Il explique l'hystérie par l'incapacité à se détacher d'événements douloureux du passé (C.L. 16). Il explique nos rêves comme une représentation de notre inconscient. Ces rêves

représentent nos désirs cachés. Les cauchemars par contre, viennent d'une castration ou d'une répression qui peut être reliée à notre enfance. Cette angoisse est "un refus que le "moi" oppose aux désirs refoulés devenus puissants" (C.L. 41). Dans ses rêves, la narratrice ressentait l'angoisse de sa passion et un désir de réversibilité. Par exemple, elle voyait sa mère décédée redevenir vivante. Dans un autre rêve, elle voyait le crime et une petite fille qui disparaissait à une excursion. Cette disparition s'ajoutait à son angoisse parce qu'elle craignait de perdre son amant. Elle perdait son sac à main. Puis, elle le caressait dans un taxi et ils se retrouvaient dans les toilettes d'un café pour faire l'amour (P.S. 59).

Durant cette passion les moments les plus obscurs de sa vie sont réapparus. Le "soleil rouge dans sa vie décolorée" qui était représentatif de son enthousiasme durant sa jeunesse est tué par le divorce et l'avortement (F.G. 167). Quand l'amant la quitte pour retourner dans son pays de l'Est et près de sa femme, elle détermine son absence non plus par le mot *passion* mais *histoire* et devient aussi subjectif que "les fresques à demi effacées de Santa Croce, des lambeaux décolorés dans sa mémoire" (P.S. 49). Elle fait un rapprochement entre le soleil rouge de sa vie décolorée et les lambeaux de sa mémoire pour faire appel à ses anciennes angoisses. Elle s'exalte de l'absence de son amant par une contradiction. D'un côté, il lui est insupportable de penser au moment de la rupture qu'elle voit venir comme un échec (P.S. 48). De l'autre, elle s'émerveille par la rêverie. Par exemple, durant son séjour à Florence, elle plonge dans une rêverie solitaire. Elle reste assise "dans la fraîcheur et le silence" des églises et s' imagine plusieurs scènes avec son amant comme "des retrouvailles à Florence ou bien dans dix

ans" (P.S. 49). L'absence suscite aussi une attente collective. Par exemple, elle se plaît de constater qu'elle n'est plus la seule dans sa solitude. Les publicités qu'elle voit dans les magazines ou les affiches publiques pour les parfums et four à micro-ondes lancent comme message, "Une femme attend un homme" (P.S. 53). En s'identifiant aux photographies, ou aux publicités, elle avait l'impression que le monde participait à sa passion. Sa passion faisait alors l'objet d'une collectivité. Un jour son amant est revenu, le soir où la guerre en Irak éclatait. Elle a comparé sa passion avec l'angoisse de la guerre, "C'est la même angoisse, le même désir-et impossibilité- de savoir la vérité que dans le temps de la passion" (P.S. 72). Mais, elle n'a pas retrouvé la même ardeur d'avant son départ. Bientôt, Ses gestes répétitifs devenaient ennuyeux, quotidiens. La passion s'éteignait et l'excitation diminuait, "Il est entré sans frapper, comme avant. Il avait dû boire beaucoup, Il vacillait en me serrant et il a trébuché dans l'escalier en montant à la chambre" (P.S. 73). Au fur et à mesure que l'identité de l'amant se précise des changements s'effectuent dans le cours de la passion. Il a 38 ans et il a "une allure juvénile", une certaine ressemblance avec Alain Delon qui est un acteur connu en France. Il n'a pas d'enfant "bien que sa femme en souhaite un" (P.S. 73). Son retour perd l'ardeur des premiers moments. La narratrice a l'impression qu'il n'a pas eu lieu. Il n'est nulle part dans le temps de leur histoire, Elle ne le reconnaît plus comme l'homme qu'il était avant. Pourtant, elle sait qu'elle ne le reverra plus. Pour elle, ce n'est plus important. Ce qui a compté durant ces deux années ce fut de faire vivre sa passion dans la réalité. Elle a donc atteint un absolu, et elle a franchi la limite qui la séparait des autres, de la société, et de sa peur. Sa passion lui a donné la possibilité de franchir le

contraste qui la séparait des autres. Elle est sortie de sa peur et de son passé, de sa famille et des autres.

La narratrice a montré une ambiguïté dans ses rapports avec sa famille. Durant sa jeunesse, elle a cherché à fuir ses parents à cause de leur milieu social. Puis, durant sa vie d'adulte, leur mort. Elle a subi un avortement et un divorce. Pour sortir de ses problèmes, elle s'est tournée vers la littérature et la bourgeoisie. Mais, sa vraie libération a été sa passion pour l'étranger. Elle a pu faire vivre cette passion dans la réalité et dans la rêverie. Cette passion est la marque de son écriture et lui permet d'une autre mesure à transformer ses sentiments concrets en abstraction.

CHAPITRE TROIS

Les Institutions

Les institutions comprennent l'école et l'université. Cela est vu dans La Femme Gelée et Ce qu'ils disent ou rien. L'école expliquera le détachement précoce de l'auteur par rapport à sa famille et à son aliénation avec les autres. La confrontation de l'école et des professeurs l'ont amené à une ascension professionnelle vers l'éducation. Nous verrons quel a été l'impact des institutions en France et chez l'auteur. L'enseignement réservé à une classe d'élite a eue une influence psychologique sur les étudiants à cause du système éliminatoire. La narratrice a dépassé l'épreuve éliminatoire et a réussi son apprentissage au monde social. Mais, si les institutions ont représenté l'instrument d'une reconnaissance littéraire elles n'ont pas suscité chez elle, le désir d'améliorer sa relation avec ses professeurs et les autres. Un contraste s'est formé entre sa vie professionnelle et le monde extérieur. Puis, ce contraste s'est transformé en aliénation. On pourra voir que l'aliénation fait partie de l'aspect négatif de sa passion littéraire.

Pour Annie Emaux, l'action littéraire montre une relation avec le côté social par le vécu et les expériences. Les institutions ont été influencées par les courants littéraires mais restaient de base classique. Un courant littéraire qui a influencé les institutions des années quatre-vingt, est le courant structuraliste. Roland Barthes, un des écrivains et fondateur de ce courant, a vu la distinction entre les écrivains qui travaillent le langage et ceux qui se servent du langage pour retransmettre leur pensée. Dans son livre, S/Z, Il différencie le lisible avec le scriptible, le lisible étant la retransmission de l'écriture par la simple lecture, puis le scriptible qui est basé sur l'évaluation

et l'interprétation de l'écriture avec le vécu. Ce courant a influencé la rigidité des institutions en dévalorisant la pensée classique et en établissant la critique du questionnement du texte et de son interprétation.

Notre littérature est marqué par le divorce impitoyable que l'institution littéraire maintient entre le fabricant et l'utilisateur du texte, son propriétaire et son client, son auteur et son lecteur. Ce lecteur est alors plongé dans une sorte d'oisiveté, d'intransitivité, et, pour tout dire, de sérieux: au lieu de jouer lui-même, d'accéder pleinement à l'enchantement du signifiant, à la volupté de l'écriture, il ne lui reste plus en partage que la pauvre liberté de recevoir ou de rejeter le texte: la lecture n'est plus qu'un référendum. En face du texte scriptible s'établit donc sa contre-valeur, sa valeur négative, réactive: ce qui peut être lu, mais non écrit: le lisible. Nous appelons classique tout texte lisible (S/Z. 10).

Dans les années quatre-vingt, les institutions se sont restées très sélectives sur le choix des élus littéraires. La narratrice ne craignait pas l'échec ni la sélectivité des institutions. Pour l'écrivain Annie Emaux, le structuralisme lui a servi d'outil littéraire à une identification psychologique parce qu'elle a pu transmettre son expérience vécue par son écriture, en se servant de ces données modernes:

Ce que j'ai toujours plus ou moins demandé à la littérature, c'est qu'elle m'explique la vie, qu'elle donne un sens, plein de sens différents. Je ne veux pas faire du roman, traditionnel ou nouveau, mais comme cela m'est apparu avec plus de clarté dans un dernier livre, quelque chose entre l'histoire, la sociologie et la littérature (Claire Lise Tondeur, 13).

Malgré ses capacités intellectuelles, Annie Emaux s'est rendue compte d'une aliénation qui existait en elle avec sa vie antérieure d'étudiante, puis sa

vie professionnelle et personnelle. En retraçant l'influence d'un système élitiste en France dans les études, on verra comment s'est opérée cette aliénation qui n'existait pas seulement en elle mais aussi chez les autres.

Selon le livre d'histoire La France depuis 1945, l'évolution du système éducatif en France dans les années quatre-vingt, est resté celui de la troisième République. L'école primaire est obligatoire jusqu'à 14 ans; elle réserve ses bourses à quelques excellents élèves. Elle donne une solide éducation de base sanctionnée par le certificat d'études. L'enseignement secondaire est réservé à un petit nombre de jeunes, "issus des différentes classes bourgeoises" (L.F. 424) et développe un enseignement humaniste et classique. L'enseignement supérieur est divisé entre universités et grandes écoles et accueille moins d'étudiants à cause de la sélection. Après le baccalauréat, on obtient le *D.E.U.G* qui est un diplôme d'étude générale, la *Licence*, la *Maîtrise* et l'*Agrégation*. Puis, il y a les grandes écoles dans lesquelles on entre par concours après une préparation intensive et qui sont encore plus difficiles d'accès. L'enseignement secondaire a confronté les étudiants à un système d'élitisme appliqué à la masse. Ce système implique une méthode d'élimination basée sur le taux d'échecs scolaires. Un pessimisme général s'est alors développé chez les étudiants recalés qui n'ont pas pu poursuivre leur études. Les institutions sont devenues une sorte de cloison qui ne permettait la réussite qu'à quelques élus. Annie Ernaux, comme d'autres écrivains modernes a remis en question ce système élitiste en montrant que les institutions ont toléré son écriture parfois choquante et vulgaire ce qui a laissé une flottement dans sa littérature pour ses récits "semi-autobiographiques" (Claire-Lise Tondeur, 37). Ses écrits dévoilent la

fonction sociologique de l'écriture confrontée à la rigidité des institutions classiques. Son expérience vécue efface la vulgarité de son langage par l'émotion. Mais, si les institutions en France ont respecté les différents courants littéraires, elles sont restées rigides. Cette rigidité a été reflétée dans le corps de l'enseignement et de l'administration. Dans sa recherche, Emaux a constaté que l'aliénation sociale existait parmi les autres étudiants. Ils étaient hautains et arrogants parce qu'ils appartenaient à un groupe bourgeois. Elle constatait une dépréciation des études en lettres où la plupart des classes regorgeaient seulement de femmes.

Pour le conformisme et la passivité, l'égalité des sexes était parfaite à la fac. Mais je découvre qu'il existe des études pour femmes et des études pour hommes, "la littérature, les langues, rien que des nanas", j'entends ce mot pour la première fois aussi (F.G. 108).

La narratrice a montré une subtilité en jouant avec la littérature et les philosophes. Elle fait une satire de la philosophie et utilise le concept existentiel. Par exemple, le nom du philosophe *Kierkegaard* devient *Nierkegaard* (A.V. 166). Ensuite, elle montre l'aliénation des étudiants confus et incertains de leur désirs. Elle comprend qu'elle n'est plus la seule à être aliénée et cela la rassure dans sa continuation littéraire. Dans son aliénation, elle ressent une certaine solidarité commune aux autres mais cette relation est subjective car les autres n'entrent pas dans son monde.

Le plus merveilleux, c'est de se sentir la tête bruissante de phrases intelligentes, L'être et le Néant, Nierkegaard, et le corps écarquillé d'envies confuses devant ces garçons noyés dans leur bouquins, hautains, polards, fac de droit, philosophes... (A.V.

166).

Les institutions ont reflété une image de rigidité mais aussi d'épreuves. Au lycée, elle a voulu être en accord avec les autres parce qu'elle avait peur de son aliénation. Elle n'avait pas de sympathie pour ses professeurs et cela a créé un individualisme accentué durant son apprentissage. Du coup, au lieu de se rapprocher de ses professeurs et des autres, elle s'en est éloignée. Elle se différenciait des autres filles à l'école par sa réussite scolaire mais elle était méchante avec ses camarades. Par exemple, elle tire les cheveux de sa copine Monette parce qu'elle est jalouse de sa chevelure, "Petits tuyaux de cheveux toujours lisses et brillants, frémissants. Les miens sont raides. Elle me tire la langue, ses tuyaux s'entrechoquent, de plus en plus brillants, le noir me nargue" (A.V. 35). Elle avait des accès de violence qui ressemblaient à ceux de son grand-père paternel. Elle cachait une paysannerie refoulée mais qui ressortait par la violence. Elle s'est jetée dans les études comme on se jette par détresse dans un coin. Mais, sa détresse est réelle et la poursuit même à l'université. Par exemple, elle marque sa supériorité en obtenant une allure d'étudiante intellectuelle mais cela n'empêche pas sa marginalité. Elle s'aliène des autres en les rejetant dans son passé s'ils n'ont pas le pouvoir de la suivre dans sa quête sociale.

Pour forcer le destin, j'avais gardé mes lunettes, une idée comme ça que moche et polarde, je serais reçue du premier coup. C'est drôle, j'aurais bien aimé rencontrer Alberte, lui dire que je venais de passer le B.E.P.C. Elle, elle a fait dactylo et après on ne s'est plus revues beaucoup, on n'avait plus grand-chose à se dire (C.D. 21).

Durant son apprentissage au lycée, elle a été en conflit avec ses

professeurs parce qu'elle avait une attitude orgueilleuse alors qu'ils connaissaient son milieu social. Aussi, elle ne voulait pas qu'ils découvrent ses faiblesses. Elle ne savait pas réagir face à l'image autoritaire qu'elle recherchait et rejetait tout à la fois. Ses professeurs reflétaient cette image autoritaire qu'elle fuyait. Le lycée représentait un lieu de passage qui la mènerait vers un autre. Elle n'avait pas la crainte comme les autres étudiants de ne pas arriver à franchir les épreuves données par les institutions. Sa volonté de réussir dépassait la crainte. Elle voyait le contraste entre le succès et la perte, la liberté et l'emprisonnement. L'oxymore des fenêtres, du soleil et des murs rouges du lycée se rapprochait du contraste. La narratrice se réfère souvent au rouge dans ses livres comme signe de chaleur et de repliement. Le rouge du soleil et des murs, c'est son emprisonnement et sa liberté mais c'est aussi sa passion. Ici, c'est sa passion vers la réussite et sa volonté de dépasser les autres qui rentre en jeu. Elle dépasse les limites sociales par sa réussite intellectuelle mais dans sa course elle reste aliénée aux autres.

J'ai jamais été à l'aise avec les profs, même les plus aimables je me méfie, encore le premier jour on peut se faire minuscule, leur yeux papillonnent sur tout le monde, il y avait déjà des élèves qui essayaient de stopper le vol sur eux par des remarques intelligentes. On nous a donné l'emploi du temps aussi, ça ne m'a rien fait d'avoir le jeudi matin libre. Il y avait du soleil, j'ai regardé par les fenêtres, pas longtemps, des murs rouges et d'autres fenêtres. Il allait falloir connaître toutes ces têtes, des filles surtout, dans les classes littéraires, les types ne se bousculent pas (C.D. 137).

Les institutions ont été un refuge. Baignée de lectures classiques,

comme par exemple la Bibliothèque Verte durant sa jeunesse, elle découvre un moyen de s'identifier aux personnages pour s'échapper de la réalité (A.V. 25). Son échappée subjective est proche du romanesque car elle prend place dans le domaine de l'imaginaire. Par exemple, elle imagine que la chambre de ses parents s'anime d'un décor sumaturel. La chambre devient une mer démontée, la chaise en équilibre se penche dangereusement. Puis, elle devient le héros du livre, (A.V. 27). Elle a regretté que l'institution scolaire ne lui permette pas de s'intégrer avec les autres filles et les garçons de la classe. Elle avoue sa déception du manque de garçons dans ses classes de littérature. Puis, la diversité des visages qu'elle rencontre ne fait que renforcer sa découverte d'une fragmentation sociale. L'institution a alors été représentative de son aliénation avec les autres. Sa résignation envers les autres filles qui avaient une famille différente de la sienne, et venaient d'un milieu plus élevé, faisait partie de son imagination. Une métaphore entre les étoiles filantes et les étudiantes follettes qui viennent chercher une éducation après le mariage, montre pour elle que les institutions acceptaient mal les filles rêveuses et romanesques.

D'année en année, les têtes en classe ont changé. L'élagage. D'abord les moins riches, parties en sténodactylo, ou vendeuses, puis les filles de commerçants, qui vendent aussi mais avec un autre air, les cultivatrices qui disparaissent définitivement dans leur hectare de terre. D'autres arrivent, l'institution était pleine d'étoiles filantes, follettes renvoyées des lycées, belles filles languissantes mariées aux vacances d'après leur entrée, tête en l'air, à visser dur, toujours un père autoritaire à la clef (F.G. 81).

La narratrice a cherché une ligne de conduite, un rôle, et peut-être

l'image autoritaire du père qui manquait dans sa vie. Son écriture violente et parfois vulgaire contrastait avec la rigidité des institutions mais faisait découvrir sa souffrance. La rigidité lui a permis une curiosité littéraire parce qu'elle aimait lutter. Par exemple, elle a interprété le lycée comme la métaphore de la propreté et du neuf. Elle montre que le neuf engage un sens de stérilité qui permet de se différencier de son milieu social.

Je n'arrive pas à faire un lien entre eux et les murs tout neufs, tout propres ici, le coin des toilettes nickel, les étagères à bouquins. Je ne suis pas la fille Lesur ici. Etudiante. Des feuilles partout dans le parc de la Cité, ça ruisselle, c'est éblouissant, dans les allées, sur les voitures stationnées aux bords des grilles (A.V. 15).

Dans *La place*, elle montre l'importance d'un lycée de Lyon par l'aspect extérieur de l'établissement et la décoration. Elle prouve son admiration pour le corps administratif. Par exemple, elle montre son importance par des plantes vertes placées dans la partie réservée aux enseignants. "La bibliothèque au sol est de couleur moquette sable", ce qui donne un effet de sobriété et de calme où elle peut se retrancher loin du cercle familial (L.P. 15). Puis, elle s'épanouit physiquement. A l'adolescence, elle s'est questionnée sur le corps de ses amies et dévoilait sa curiosité. Son éveil s'est développé par une identification féminine. Mais, de nouveau elle replongeait dans l'indifférence des autres filles de la classe. Cela signifiait que les autres l'empêchaient de s'épanouir, "Le lycée, terre d'égalité, de fraternité et de liberté, j'y avais cru avant d'entrer. Or les vingt-six filles en blouse rose me sont absolument étrangères, plus étrangères que tous les garçons rencontrés jusque là dans ma petite ville" (F.G. 99). Enfin, elle

montre le moment de réconciliation avec les autres à la fin de l'année scolaire, "Je me plaisais avec les filles de la classe à la fin de l'année. On bronzait hanche contre hanche, on fumait derrière les tilleuls, comme si rien nous séparait" (C.D. 17).

Dans sa vie professionnelle, à l'âge adulte, son aliénation à continuer d'exister parmi les autres. Elle réalisait l'inutilité d'un si long apprentissage. Elle avoue perdre son ardeur et sa passion qu'elle avait eues quand elle était étudiante. Elle était payée pour son travail. Sa vie n'était plus qu'une réalité sans intérêt, que ce soit dans son mariage ou dans sa vie professionnelle. Par exemple, quand elle corrigeait des devoirs, elle avait l'impression que le luxe lui causait un sentiment d'irréalité et lui donnait le cafard (L.P. 113). Elle était déprimée et elle n'avait que vingt-huit ans. Sa déprime était aussi reflétée dans son mariage où elle avoue s'ennuyer avec son mari. Il n'y a plus de surprises entre eux, le mariage devient "une limitation réciproque, on était tout heureux de tomber d'accord" (F.G. 181). Puis, sa vie de femme lui fait penser "à un escalier qu'on descend en renâclant" (F.G. 178).

Une ambiguïté s'est posée dans la recherche sociologique et féminine de la narratrice. Elle a traversé les mythes des institutions pour échapper au milieu parental, mais l'humiliation et l'aliénation psychologiques ont laissé paraître un doute sur sa propre identité. Si elle s'est sentie libre et chanceuse d'avoir réussi une carrière intellectuelle, elle a montré une crainte du monde extérieur car elle était consciente de son aliénation même si elle se retranchait derrière les institutions. Elle est restée faible dans ses rapports relationnels avec le monde extérieur, et cela a fait naître cette passion obsessionnelle qu'elle a eu pour un étranger beaucoup plus tard dans sa vie.

CHAPITRE QUATRE

La Classe Ouvrière et La Classe Éduquée

Les Inégalités sociales ont toujours existé entre les pauvres et les riches, les ouvriers ou bien les bourgeois. Dans les années 80, la classe moyenne s'est multipliée développant une catégorie de travailleurs et d'employés ayant des salaires comparables. Cette classe moyenne comprenait les avocats, les médecins regroupés en cabinet de groupe, et les commerçants qui luttaienent contre les grandes surfaces. Cependant un problème important s'est développé dans ce système social au niveau des études et dans la société française. S'il était difficile pour la classe ouvrière d'accéder à l'enseignement supérieur cela était tout aussi vrai pour les bourgeois. Les bourgeois comme les ouvriers devaient faire face aux difficultés et aux souffrances de la vie. Les riches comme les pauvres devaient se soumettre aux règles sociales. L'état avait redistribué une partie du revenu national et avait financé les services publics. Mais l'enseignement public reposait sur une méthode d'élimination et un système d'élite qui ne favorisait qu'un nombre limité d'étudiants. Annie Emaux a évidemment montré l'exemple d'une réussite sociale et dans sa poursuite de la liberté, elle a dû affronter les problèmes sociaux même quand elle est devenue bourgeoise. On pourra voir les travers de la société bourgeoise qui reflète une hypocrisie cachée et une certaine fausseté. Puis, on verra que la bourgeoisie moderne n'est plus nécessairement représentée par l'élite des intellectuels.

Emaux a montré l'importance des études. Dans les années 70, l'élite des intellectuels faisait partie de la petite bourgeoisie. Par exemple, elle a

choisi un mari intellectuel, qui comme elle partageait la volonté de réussir dans ses études, "Pour moi quatre années où j'ai eu faim de tout, de rencontres, de paroles, de livres et de connaissances. Etudiante même boursière, pour la liberté et l'égoïsme c'était rêvé" (F.G. 110). Son mari était aussi un étudiant assidu comme elle, mais il venait directement d'un milieu bourgeois. Pour lui, les études n'étaient pas une sortie vers la liberté mais une répétition, une suite, de ce que ses parents avaient déjà vécu. Bref, il était une parfaite image de la bourgeoisie. Il était fier de ce qu'il entraînait, et il reflétait une bonne image de marque par une allure d'intellectuel. La narratrice décrit qu'aux yeux de la société il "s'accroche plus qu'avant, tient à finir sa licence et sciences po en juin, bout de projets" (F.G. 132). Elle a trouvé sa force intérieure et son désir de réussir par réaction contre le milieu ouvrier dans lequel elle avait grandi. Durant son adolescence, la bourgeoisie représentait un échappatoire au monde de ses parents, et une meilleure façon de vivre. Mais une fois mariée, elle s'est rendue compte que cette bourgeoisie n'était qu'une fausse image de la réalité. Une ambiguïté s'est alors produite dans sa perception des deux classes, la classe ouvrière et la classe éduquée. Cette ambiguïté s'est formée à cause de sa rébellion mais aussi à cause de l'attitude bourgeoise. D'un côté, elle a vu la bourgeoisie comme l'exemple d'un mode de vie parfait car dans son adolescence, elle représentait une image de plénitude et de richesse. Dans sa vie d'adulte, elle s'est rendue compte que ce n'était plus vrai. Par exemple, dans La Femme Gelée, une camarade bourgeoise l'invite à boire de la limonade chez elle (F.G. 60). Son amie habite une très jolie villa avec un jardin. Bientôt, la villa devient une métaphore du silence, de la propreté, et de la lumière (F.G.

61). Puis, cette métaphore poétique se transforme en cauchemar quand elle s'intègre elle-même à la bourgeoisie parce qu'elle a l'impression d'étouffer dans le silence d'une cuisine parfaite. Puis, elle réalise que la condition féminine est encore réduite à l'esclavage des corvées ménagères. Dans la cuisine silencieuse, dix ans plus tard, elle doit laver les assiettes. Cette réalisation dévoile une vérité de la vie moderne car la femme doit s'occuper du travail ménager, même avec l'aide des machines.

Femme lisse, heureuse je croyais parce qu'autour d'elle tout me paraissait joli. Et le soir, Marie-Jeanne et ses frères mangeraient tranquillement le repas préparé, comme dans la poésie de Sully Prudhomme, ni cris ni sous comptés aigrement sur un coin de table. L'ordre et la paix. Le paradis. Dix ans plus tard, c'est moi dans une cuisine rutilante et muette, les fraises et la farine, je suis entrée dans l'image et je crève" (F.G. 61).

La narratrice a été très négative envers ses parents. Elle les ²blâmés pour ce qu'ils étaient, des commerçants épiciers. Mais, ils faisaient partie des travailleurs qui arrivaient quand même à gagner leur vie. Ensuite, elle les a blâmés pour ce qu'ils n'étaient pas, des bourgeois. A cause de ses critiques répétitives, elle montre une ambivalence. Plus tard, elle va réaliser que la société bourgeoise représente une fausse illusion. Mais, elle continue à s'identifier à cette image parce qu'elle peut se servir de son imagination pour changer d'identité. Cette recherche de l'identité est un autre phénomène très courant de la vie moderne. Le changement permet une satisfaction temporaire.

Mais je sentais que je ne serais jamais plus une fille du bord de mer, que je glisserais dans une autre image, celle de la jeune

femme fourbisseuse et toujours souriante des publicités pour produits ménagers. D'une image à l'autre, c'est l'histoire d'un apprentissage où j'ai été refaite (F.G. 134).

Sa mère avait perdue son premier enfant avant la deuxième guerre mondiale. Puis, la narratrice était née durant cette guerre, durant ces moments d'angoisse et de peur. Ses parents ont survécu à la guerre. A cette époque, ils habitaient à Lisieux en Normandie. Plusieurs fois, leur épicerie avait été pillée "de fond en comble par ceux qui n'avaient pas pu partir" (L.P. 48). Plus tard, ils quittèrent Lisieux pour aller s'installer à Yvetot, une autre ville de Normandie connue pour son climat venteux. A cette époque, les gens manquaient de nourriture. Il fallait des tickets pour acheter des bonbons ou autres produits alimentaires (L.P. 51). Après la libération, ils ont pris un commerce café-épicerie. Leur installation était le commencement d'une nouvelle vie, "La vie d'ouvrier de mon père s'arrête ici" (L.P. 52). Mais, si leur nouvelle vie représentait un certain bonheur, elle était pour la narratrice une marginalisation. Les ruines de la ville et les baraquements reflétaient une métaphore de la guerre. Elle trouvait une contradiction dans leur façon de vivre entre le bonheur et l'aliénation. Le bonheur parce que la guerre était finie. L'aliénation parce qu'il fallait recommencer une autre vie pour oublier la guerre. La narratrice montrait une ambivalence parce qu'elle a tout fait pour quitter le milieu ouvrier mais elle a montré une certaine violence dans son écriture. Par exemple, dans Les Armoires Vides elle ressent du mépris envers ses parents parce qu'ils sont épiciers, alors qu'ils ne sont pas responsables de leur situation sociale. Cela prouve qu'elle a hérité d'une violence qui est venue de ses origines alors qu'elle reniait ces origines. Ce n'était pas normal que son attitude soit aussi négative en ce qui

concernait ses parents. Elle avait presque du dégoût, de la honte en plus de son mépris. Cela provenait aussi du fait qu'elle était fille unique et qu'elle agissait par égoïsme car elle ne manquait de rien.

Ils ne connaissaient rien, mes parents, des minus, des péquenots, ni musique, ni peinture, rien ne les intéresse à part vendre des litrons, bouffer du poulet sans parler le dimanche. Dans ce monde moderne, évolué auquel j'aspire, ils ont encore moins leur place. Aux moments de lucidité, je sens que je reste pouffiasse, je ne sais pas comment, à cause d'eux peut-être, le mauvais goût, leurs manières (A.V. 124).

Une autre ambivalence qui s'est formée chez la narratrice est sa montée vers la bourgeoisie et sa rébellion contre la religion. Il est dit que la bourgeoisie reflète l'hypocrisie et que son inclination religieuse n'est dirigée que par intérêt social. Elle cherchait les bourgeois intellectuels parce qu'elle avait l'impression d'être en terrain égal avec eux. Mais, l'idée préconçue qu'elle avait des bourgeois, était parfois une erreur de jugement, une illusion liée à sa façon de les voir. Elle croyait que la bourgeoisie allait remplacer l'humiliation qu'elle ressentait d'être une fille d'épicier. En réalité, les bourgeois qu'elle rencontrait, à l'école, au lycée ou à l'université n'avaient aucun intérêt sur sa fascination. Ils ne savaient pas qu'ils étaient observés par un oeil inquisiteur de leur origine. Ils ne se rendaient même pas compte de leur origine. Ils étaient bourgeois parce que leur parents l'étaient. Ou bien, ils s'embourgeoisaient par mode ou par succès.

La petite bourgeoisie, n'a pas le mépris de l'argent, comme le prétendent les hagiographes. Elle mène ses affaires avec acharnement et bonne conscience, sans foi- même si elle fréquente les églises le dimanche pour distribuer des poignées

de main- de plus, elle suit avec ferveur les caprices de modes (Alexandre, 65).

La narratrice ne s'est pas rebellée contre la religion durant son adolescence. Elle cherchait surtout à se libérer de sa famille et de l'emprise sociale. Elle ne savait pas être diplomate. Elle révélait ses opinions ouvertement, comme le faisait la classe ouvrière. Elle voulait l'indépendance et elle tenait à rester marginale. Elle avait peur de devenir un élément du café-épicerie de ses parents et elle souffrait d'avoir été le témoin qui avait compris prématurément le contraste familial. Son attitude envers la religion était normale pour une adolescente de son âge. Mais, ce qui était ambivalent fut cette haine qu'elle ressentait contre les autres petites filles pour ne pas leur ressembler. A cause de cela, elle ressentait cette "culpabilité cachée de la faute" (F.G. 57). Ou bien, elle avait l'impression que l'oeil de Dieu la regardait. C'est ce qu'elle appelait sa conscience, "ce gros oeil sans paupières flottant dans un coin du plafond, première leçon du livre de morale" (F.G. 57). Les autres petites filles lui apparaissaient transparentes et pures. Elle se sentait souillée de noir de sa méchanceté et de ses désirs. En fait, elle réagissait par réaction contre la solitude car sa méchanceté venait de sa peur de l'isolement. Puis, elle était dérangée par sa position familiale en tant que fille unique.

Les petites filles doivent être transparentes pour être heureuses. Tant pis. Moi, je sens qu'il est mieux de me cacher. Portée à croire que ça me sauvait cette attitude, je me préservais par en dessous, les désirs, les méchancetés; un fond noir de solitude (F.G. 58).

Elle refusait la religion parce qu'elle pensait que le sacrifice et le don

de soi n'amenait pas la récompense promise. Elle questionnait le rôle des Saintes choisies par le bon Dieu. Ce refus venait du cri de son père après la mort de sa soeur; un cri qu'elle avait inconsciemment refoulé dans sa mémoire (L.P. 46). Elle associait sa douleur avec l'illusion de ce qu'elle croyait être vrai. Mais, elle ne savait pas où placer sa ^{non}raisonnement et elle perdait parfois tout sens religieux. Par exemple, elle donnait des explications aux faits bibliques et aux saintes, "Bernadette, presque illettrée mes enfants, c'est elle que le bon Dieu a choisie mes amis, une humble bergère, modeste, pauvre, croyez-vous que le bon Dieu soit allé chercher des savants" (F.G. 55).

Sa mère allait régulièrement à l'église mais son père n'y allait pas. Il restait au café pour servir les clients le dimanche. Elle pensait à l'église un peu comme au théâtre. Une maison propre où elle voyait le prêtre comme un grand garçon blanc qui ouvrait la bouche d'où sortait des buées de fumée (A.V. 36). Elle le comparait aux personnages des vitraux comme s'il appartenait à leur histoire. Elle sublimait sa mère dans son beau tailleur noir serré et elle se souvenait de son corsage rose et de son parfum. Mais, elle refusait la sublimation religieuse même si sa mère le faisait en "chantant à pleine voix le cantique à la Vierge, qu'elle *irait la voir un jour au ciel*" (U.F. 49). Pourtant, elle pensait à la Vierge comme l'image de sa mère et elle ne voulait pas l'offenser ou se faire punir de toutes les fois où elle lui avait manqué de respect.

La Vierge, notre mère à tous, l'église aussi est notre mère, et le respect de "votre chère maman". J'espère que vous l'aidez mes petites filles, jamais vous ne lui prouvez ainsi votre reconnaissance, la maison en ordre, c'est elle votre robe repassée, c'est elle, et les repas, ect. Interminable. Lourde à

porter l'iconographie maternelle déballée par l'école des soeurs. "Votre maman, quand vous lui faites de la peine, elle pleure en secret." Les deux vallées de larmes dans les joues de la Vierge (F.G. 58).

Plus tard, elle s'est tournée vers la bourgeoisie qui représentait la liberté. Elle ne voulait surtout pas suivre le chemin de ses parents donc elle s'est dirigée vers les études. Elle a pensé que sa mère était emprisonnée par le monde restreint de son commerce. Cependant, elle lui donnait raison pour avoir trouvé une satisfaction dans sa position de patronne. En travaillant à son compte, elle montrait un exemple d'une femme indépendante, "Je sais, nous pour la santé, pour le plaisir et qu'en réalité elle n'en aura jamais assez d'être patronne, même d'une boutique c'est toujours patronne" (F.G. 19). La bourgeoisie représentait également une manière chic dans la façon de s'exprimer ou de se tenir. Par exemple, elle voyait les bourgeois comme une élite d'intellectuels qui n'avaient pas besoin de s'associer aux autres et elle les croyaient aliénés dans leur monde pour faire parti de cet élite. Mais cela était faux. Ils étaient humains et devaient faire face aux mêmes problèmes que les autres comme la maladie et la vieillesse. Mais, il lui semblait que dans le monde ouvrier, les choses étaient pires. L'éducation n'était pas valorisée, ses aspirations intellectuelles incomprises, ses désirs aussi. Il fallait qu'elle s'échappe de cet enfer terrestre par l'écriture et l'éducation. Elle citait en exemple, La Comtesse de Ségur qui présentait dans ses livres des enfants de la classe supérieure du dix huitième siècle. Dans plusieurs de ses livres, Les Petites Filles Modèles (1863) ou Les Malheurs de Sophie (1864), elle moralise l'attitude bourgeoise des petites filles à cette époque. Les deux livres, contrastent l'attitude des petites filles bien éduquées avec celles qui

sont désobéissantes comme Sophie qui ne fait que des bêtises. Une petite fille bien élevée doit surveiller son langage et être respectueuse. Loin de ressembler aux petites filles contées dans les livres de la Comtesse de Ségur, Annie Emaux était une petite fille version *Sophie* à un plus haut degré. Elle n'était pas une petite fille modèle car elle avait des idées déterminées contre la société et ses parents et elle faisait preuve d'insolence. De même, elle n'a pas apprécié d'avoir été élevée en Normandie, un département touristique de la France connu pour ses centres aquatiques, ses plages animées, et sa cuisine régionale. Elle détournait son attention des bienfaits normands et de la nature. Ses parents soucieux de son état de santé, avaient déménagé à Yvetot après la guerre. Elle avait souvent des bronchites et Yvetot est une ville au climat plus sec que les autres villes normandes. Son attitude est restée méprisante envers ses parents. Elle s'induisait en erreur car elle feignait de reconnaître la bourgeoisie provinciale. Elle croyait que tout le monde était ouvrier en Normandie. Mais, cela était faux. La bourgeoisie de province existait et elle existe toujours.

Je ne savais pas que dans un autre langage cette joie de vivre se nomme brutalité, éducation vulgaire. Que la bonne, pour les petites filles, consiste à ne pas hurler comme une marchande de poisson, à dire zut ou mercredi, à ne pas traîner dans la rue. Le bistrot à clientèle ouvrière, des générations paysannes au-dessus de moi, ça ne pousse pas tellement à façonner des gamines Ségur (F.G. 35).

Plus tard, une fois qu'elle eue quitté le cercle familial, sa façon de voir la bourgeoisie s'est transformée. Les études lui permettaient d'être indépendante et de se différencier des autres, mais elle a souffert de cette

différence que ce soit avec les garçons ou bien avec les filles. Les filles n'étaient pas vraiment un problème parce qu'elle les dominait, excepté si elles venaient d'un milieu bourgeois. Avec les garçons, elle ne s'intéressait qu'à la séduction et le jeu du pouvoir, "Garçons, histoires d'amour inventées, chansons, désirs, la position assise, idéale pour, je suis à l'intérieur d'un grand rêve mou d'où je m'extrais avec douleur pour traduire une version latine" (F.G. 79). Les garçons n'aiment pas les filles intellectuelles qui sont catégorisées comme étant moches, pas féminines et trop compliquées pour eux, "ils se méfient, encore une chiante, les polardes ils ont horreur, ça les glace, vive les filles au poil, sans complexes" (F.G. 89).

Durant ses années de lycée, elle a compris que les études étaient le pouvoir des femmes, et elle s'est servi de ce pouvoir avec les autres pour arriver à ce qu'elle voulait. Mais, elle souffrait du manque d'incompréhension, et de la froideur des autres. Elles comprenait que les études étaient un atout pour les femmes, "Elles savent tout, et si je ne les aime pas parce qu'elles me sont trop étrangères par leurs mots et leurs airs discrets, je les admire. Ça ne fait pas un pli pour moi que les femmes sont plus savantes que les hommes" (F.G. 50). Dans *La Place*, elle montre la froideur de la bourgeoisie avec son mari qui est indifférent avec sa famille et aussi leur attitude parfois ridicule. La bourgeoisie reflète une bonne éducation et une maîtrise du langage. Mais, sa froideur, son indifférence, et son snobisme exagérés cachent une crainte de la souffrance.

Comment un homme né dans une bourgeoisie à diplômes, constamment "ironique", aurait-il pu se plaire en compagnie de braves gens, dont la gentillesse, reconnue de lui, ne compensait jamais à ses yeux ce manque essentiel: une conversation

spirituelle. Dans sa famille, par exemple, si l'on cassait un verre, quelqu'un s'écriait aussitôt, "n'y touchez pas, il est brisé!" (en citant le vers de Sully Prud'homme) (F.G. 97).

La bourgeoisie avait une attitude satirique vis à vis des ouvriers. Si la narratrice a critiqué ses parents parce qu'elle a réussi à s'élever par le biais des études, elle n'a pas trouvé le bonheur dans la classe opposée. Elle a pu s'identifier à cette bourgeoisie par la littérature mais pas à un niveau personnel. Cela est dû au fait qu'elle était indépendante mais qu'elle n'était pas bourgeoise dans l'âme. Ainsi, elle demeure à l'axe de deux oppositions difficilement réconciliables.

CHAPITRE CINQ

Le Langage Écrit et Oral

Le langage chez Annie Emaux pourrait se diviser en deux pôles. Le langage oral peut représenter son enfance par sa rébellion contre ses parents qui lui ont appris le patois normand. Ce langage oral est lié au langage écrit mais s'y oppose par sa correspondance entre les matières et les sens. Il y a donc un contraste entre le langage oral et le langage écrit parce que l'un est rattaché au monde extérieur de la narratrice et l'autre à son monde intérieur. Le langage oral est le reflet de son éducation parentale et de sa rébellion. Elle exprime une certaine violence par le langage oral qui, au fond, fait parti d'elle-même. Cela se voit dans Les Armoires Vides, La Place, La Femme Gelée, et marque l'insécurité qui a été prééminente pour l'adolescente. Plus tard dans sa vie, elle a rejeté la langue de ses parents, le patois normand. Cela a alors permis sa montée intellectuelle vers le monde littéraire parce qu'elle a cherché un nouveau langage à travers les différents courants littéraires de son époque. Parmi ces influences littéraires et ce langage écrit se trouvent les idées du nouveau roman, celui des essayistes et des structuralistes qui ont eux aussi cherché des explications au langage. Quel a été le rôle des langages d'Annie Emaux? On verra qu'il y a des oppositions et des similitudes évidentes avec certains des écrivains de ces courants littéraires mais que dans sa recherche elle a réussi à donner un lien définitif entre les mots et la vie humaine. Elle a montré l'importance du langage écrit même si elle a rejeté le langage oral de son enfance. Ensuite, elle a joué avec les mots en utilisant différents styles de langage pour montrer jusqu'où ils pouvaient aller.

Le langage oral a eu un rôle très important dans sa vie parce qu'il lui a permis une réalisation de soi en dualité. Durant son enfance, elle s'est identifiée par rapport au langage de ses parents et elle a marqué la séparation entre le langage oral parlé à la maison, et le langage de l'école. Très vite, elle a formé son propre langage parce qu'elle ne pouvait plus supporter le langage de ses parents. Elle a compris qu'il y avait différents langages mais elle s'est enfermée dans une communication intérieure avec le langage écrit. Cela veut dire qu'elle n'a pas eu le sens de la réalité quand il s'agissait de communiquer avec les autres et qu'elle n'a pas essayé d'améliorer cela durant sa jeunesse. Les mots écrits sont devenus une réalité dans sa vie mais à l'oral elle est restée très subjective parce qu'elle n'a pas pu s'identifier avec son entourage. Le langage oral a été d'une certaine façon une métaphore de la peur et de l'insécurité. Par exemple, une métaphore de ce langage oral met en relief le phonème /groe/, au son "gre". Les mots lourds en paires sourdes et sonores comme les mots "gros", "gras" s'enfoncent "dans le ventre" c'est-à-dire dans la terre grasse reliée à son enfance et au monde de la paysannerie du père. Par contre, les mots du langage écrit volent "sauterelles folles et gracieuses"; et utilisent des sons fricatifs ce qui provoque une sensation de légèreté.

C'est pour ça que je n'employais mes nouveaux mots que pour écrire, je leur restituais leur seule forme possible pour moi. Dans la bouche, je n'y arrivais pas. Expression orale maladroite en dépit de bons résultats, elles écrivaient, les maîtresses sur le carnet de notes... Je porte en moi deux langages, les petits points noirs des livres, les sauterelles folles et gracieuses, à côté des paroles grasses, grosses, bien appuyées, qui s'enfoncent dans le ventre, dans la tête, font pleurer dans le haut de l'escalier sur les cartons de biscuits, rigoler sous le comptoir...

(A.V. 77).

En rejetant le langage oral de son enfance, elle a été poussée vers un autre langage et cela l'a aidée à se former une base littéraire écrite. Si elle a pu s'échapper de son milieu social par l'écriture en s'inventant un monde imaginaire par le langage écrit dès le plus jeune âge, elle montre des inclinations littéraires en lisant les livres des autres écrivains. Françoise Sagan et Guy de Maupassant ont constitué des références dans sa vie. Très jeune, elle a lié son langage à celui de la maîtresse d'école. Elle a réalisé qu'il y avait une nette différence entre le langage de la maîtresse et celui de ses parents et cela l'a perturbée jeune, dans son développement personnel psychologique. Malgré tout, elle a, plus tard, accepté une partie de ce langage oral lourd, "gras" comme le sien même si elle s'est rebellée envers cette langue orale durant sa jeunesse. Par exemple, au lieu d'apprécier la maîtresse qui lui apprenait un beau langage, elle a insisté à garder le sien en refusant celui des autres "Et la maîtresse, les maîtresses haïes, détestées" (A.V. 63). Elle s'est sentie différente des autres petites filles à l'école et s'est servie de son imagination pour se détacher d'elles en employant une écriture violente. Les mots sont devenus des armes par lesquels elle attaquait les autres petites filles qu'elle jalousait quelque part comme plus riches. Cela a créé un manque d'harmonie dans sa vie et une certaine dureté de l'âme s'est formée en elle, laissant derrière une sorte de pessimisme et de crainte. Crainte de la vie, de ne pas réussir, et du passé. Cela démontre qu'elle a fui son passé à la recherche de nouveautés mais qu'elle ne les a pas toujours trouvées; que se soit avec elle-même ou bien chez les autres. Par exemple, elle se voit comme "une danseuse étoile" volant vers une autre dimension

mais elle retombe dans la boue, la vie sale et une fausse rêverie. Sa réalité est faussée par l'illusion et prend forme dans la saleté.

Au grenier, la danseuse étoile que je suis se cogne aux poutres, trébuche sur la terre battue, échoue devant la glace piquée de rouille, les jupes relevées jusqu'au ventre sur une petite boule rouge très chaude... (A.V.33).

Denise Lesur, la petite fille des Armoires Vides a bien démontré ce que le langage oral a signifié dans sa vie. Elle a refusé de se mêler à ses camarades de classe, surtout si elles venaient d'un milieu bourgeois. Elle a rejeté son nom et son identité à cause du milieu social dans lequel elle avait été élevée, alors qu'en fait personne n'était contre elle. Cette haine, elle l'a inventé seule, semée d'un sentiment destructif envers ses professeurs et les autres. Au début, elle réagit en faveur de ce langage vulgaire car elle s'assimile, s'associe avec ce langage. Puis, elle le rejette parce qu'elle n'accepte pas le langage maternel.

Le prof de lettres cite Montaigne "parce que c'était lui, parce que c'était moi". Ça me paraît exagéré. Un jour, en voyant traîner son stylo à plume or, le cadeau de première communion, j'ai eu envie de le balancer par dessus le bureau, la pointe la première. Des laissées-pour-compte ensemble sans le savoir (A.V. 125).

Elle développe un langage vulgaire avec une sorte de haine contre ses camarades de classe, et refuse la communication libre, ouverte avec les autres. Elle s'est enfermée dans son monde avec son langage recréé, mais elle n'a pas donné une chance aux autres de se faire entendre. On peut constater une réaction et une contre- réaction de ce langage. Le langage

oral a laissé des traces dans sa tête. Il est devenu subjectif car il fallait s'en débarrasser pour ne pas montrer aux autres que derrière les mots il y avait une vérité cachée; celle d'une petite fille d'ouvriers et qui n'était pas sensée avoir des opinions littéraires . Puis, elle se glorifie de ce langage vulgaire en pensée seulement. Par exemple pour le démontrer, elle utilise des allitérations comme *coupe, piétine, pince*. Puis, elle plonge presque dans la langage pomographique en utilisant le mot *zizi* pour représenter le pénis.

J'ai laissé mon vrai monde à la porte et dans celui de l'école je ne sais pas me conduire. Des bouquets d'humiliation, des figures et des figures heureuses autour de moi, mais j'ai mes vengeance, je coupe les nattes, je piétine les blouses à fleurs, je pince des zizis et lentement je me satisfais par l'imagination. Croire leur ressembler après les avoir mises en morceaux en pensée... Oui, malgré tout, je serais peut-être comme Roseline, moi qui suis tapie à mon pupitre, sans grâce, moche, Denise Lesur, toute barbouillée déjà de mon nom par la maîtresse, par les élèves. Denise Lesur! Au tableau! Denise Lesur Pomme sure! (A.V. 63).

Le rejet du langage oral a formé le langage écrit chez Emaux. Les mots lui ont servi d'instruments pour se détacher du milieu social de ses parents. Son dégoût a commencé avec le patois normand qui est venu du langage de sa famille, déjà employé par son grand-père, "Espèce de grand piot," nom du dindon en normand (L.P. 28). Aussi, elle a eu honte de ses parents "mon père manquait de classe" (L.P. 29), et des expressions de sa mère, "il porte son coeur en écharpe", "Je me suis payée de toupet", "Il faut bien tenir son rang" (L.P. 56). Il y a eu chez les parents une sorte d'acceptation et un découragement vis à vis de leur situation. Par exemple, quand ils rencontraient des gens plus érudits qu'eux, ils optaient pour le

silence et évitaient de donner leur opinions personnelles mais cela est surtout vrai chez le père. La mère avait moins peur de parler. Mais, la narratrice remarquait tous les détails; elle notait que dans le quartier où ils habitaient à Yvetot, tout le monde appelait leur mère *momam* et que la maitresse disait *mââman* (F.G. 60). Ses parents ne voyaient pas les différences du langage. Il est possible qu'ils avaient peur des autres, des intellectuels, des bourgeois mais surtout des étrangers. La narratrice a pu observer cela très jeune et cela l'a beaucoup perturbée durant son adolescence.

C'est venu la découverte. Ils bafouillent tous les deux , devant les types importants, le notaire, l'oculiste, lamentable. Si on leur parle de haut, c'est la fin, ils ne disent plus rien. Ils ne connaissent pas les usages, les politesses, ils ne savent pas quand il faut s'asseoir. Quand je rencontre des professeurs avec eux, ils ne savent pas ce qu'il faut dire (A.V. 98).

Elle a souffert de cette coupure entre le langage de ses parents et celui des autres. C'est pour cela qu'elle a cherché un refuge dans les mots. Durant sa jeunesse, elle s'est aliénée des autres et elle n'a pas cherché à changer cela. Elle a trouvé un certain bonheur dans les mots. Sa mère, une fois que sa fille était au lycée, a essayé d'améliorer son propre langage d'une part pour se rapprocher de sa fille, de l'autre pour marquer la différence avec son mari. Il est possible qu'elle ait été la seule à la comprendre car elle l'a aidé plus tard avec la venue de ses enfants. Ses moments de tendresse et de recherche littéraire avec sa mère sont peut-être les plus touchants dans sa relation avec elle, "Elle lisait les livres que je lisais, conseillés par le libraire" (U.F. 58). Son père n'a jamais réussi à comprendre son langage bien qu'elle ait eu un attachement assez fort pour lui parce qu'il comprenait un langage

différent d'elle; celui de la paysannerie "C'est un homme de la campagne, que voulez-vous?" (L.P. 67). Son langage écrit était mauvais puisqu'il n'avait pas eu le temps d'apprendre à lire et à écrire. Compter, il savait" (L.P. 25). Il s'était formé un langage en dehors de l'école et des institutions qui souvent le mettaient en colère parce qu'il ne voulait pas accepter ses erreurs "j'ai voulu reprendre mon père, lui annoncer que "se parterrer" ou "quart moins d'onze heures n'existaient pas. Il est entré dans une violente colère" (L.P. 64). Sa façon de s'exprimer était plutôt gestuelle. Puis, il utilisait peu de mots pour se faire comprendre avec plusieurs négations.

Évitant les grandes phrases et les expressions nouvelles qui ne voulaient rien dire. Bavard au café, en famille, devant les gens qui parlaient bien il se taisait, ou il s'arrêtait au milieu d'une phrase, disant "n'est-ce pas" ou simplement "pas" avec un geste de la main pour inviter la personne à comprendre et à poursuivre à sa place (L.P. 63).

On peut observer une inclination poétique dans son langage qui est relié au langage "silencieux" mais "sonore" des animaux, "Il reconnaissait les oiseaux à leur chant" (L.P. 67); et on peut observer qu'il aime la musique de cirque mais qu'il restait plus sensible à la nature "il n'a jamais mis les pieds dans un musée. Il s'arrêtait devant un beau jardin, des arbres en fleur, une ruche" (L.P. 65). Une tristesse se dégage dans le langage du père parce qu'il avait honte de son orthographe donc il a réalisé que son milieu social le coupait du langage des autres. Cela est dommage parce qu'il se dégageait une sensibilité dans son langage à lui, en harmonie avec la nature, malgré ses erreurs et ses contre-sens "il disait toujours ton école et il prononçait le pensionnat, la chère soeu-oeur" (L.P. 73). La mère, au contraire a essayé de

s'élever du petit milieu commerçant dans lequel elle et son mari travaillait. Elle s'est rapprochée du langage de sa fille et employait ses mots familiers *récré* pour dire récréation, *compos* pour dire composition, *gym* un diminutif de gymnastique. Puis, il y avait les autres mots familiers, *ne pas être cucul*, c'est-à-dire ne pas avoir l'air bête, *péquenot* pour dire de quelqu'un qui n'est pas à la mode et un peu arriéré par rapport aux autres (L.P. 79).

Elle a poursuivi son désir d'apprendre à travers moi. Le soir, à table, elle me faisait parler de mon école, ce qu'on m'enseignait, des professeurs. Elle avait plaisir à employer mes expressions, la "récré", "les compos", la "gym". Il lui semblait normal que je la reprenne quand elle avait dit un mot de travers. Elle ne me demandait plus si je voulais "faire collation", mais "goûter" (U.F. 57).

Puis, il y a eu le langage des autres. Le langage des hommes et des camarades de classe. Son amie Brigitte, avec qui elle a appris le langage du corps et la séduction, lui a permis d'explorer les hommes et de se laisser aller vers la liberté d'expression. Cela ne veut pas dire qu'elle a vraiment éprouvé de l'amitié pour son amie. Elle lui a plutôt servi de point de repère par rapport aux hommes. Brigitte était une expérience, une façon d'envisager la séduction et de ne plus être seule. Elle lui a montré un autre langage vu par une autre femme. Elle a toujours marqué cette différence du langage entre les femmes et les hommes. Dans *La Femme Gelée*, les femmes écoutent ou sont parfois "sans voix, elles sont silencieuses et soumises" (9). Ernaux veut combattre cela. Elle veut se faire entendre par les autres, même dans le silence des mots écrits qui en fait, deviennent plus puissants que les mots parlés parce qu'ils restent; les mots sont immuables. On ne peut pas les

effacer du papier mais on peut changer leur forme.

Je me suis mise à employer les étranges mots de Brigitte. Je les avaient déjà lus souvent mais les entendre dans sa bouche me prouvait que c'était un langage possible à utiliser dans la vie. Elle parlait de séducteurs et de femmes fatales, de bouches sensuelles (A.V. 69).

Enfin, le langage des hommes est différent de celui des femmes. Ils sont attirés par les apparences physiques et sont beaux parleurs. Ils ne craignent pas de se lancer. Ils ont des opinions sur les femmes car ils ont l'esprit critique mais ils sont plus influencés par le langage du corps que celui de l'esprit. C'est peut-être à cause de cela que la narratrice n'a pas vraiment eu de respect pour les hommes qui parlaient peu. Elle a apprécié les séducteurs et ceux qui savaient manier les mots mais cela n'a pas voulu dire qu'elle a réussi sa vie sentimentale puisqu'elle quittera son mari par la suite. Ce thème de la séparation est repris dans La Femme Gelée. Le langage oral a donc été synonyme du langage de son enfance. Plus tard, le langage du corps a fait référence aux hommes car elle s'intéressait à leurs critiques des femmes. Par exemple, elle montre que les hommes utilisent un langage qui choque avec des mots forts comme "boudin" ce qui représente une saucisse et insinue une insulte pour les femmes. Mais, il y a une réciprocité entre la critique des hommes et des femmes. Par exemple l'expression "Suivez-moi jeune homme" suggère une invitation sexuelle qui n'est pas digne d'une jeune fille.

Une grande fille vêtue solide mais guère suivez-moi jeune homme, des cheveux raides rituellement permanentés au mois de mai depuis la première communion, en langage d'homme ça

s'appelle un boudin (F.G. 83).

Le langage oral a été un important facteur dans l'évolution du langage en général dans la vie de la narratrice. Si "l'écriture plate lui vient naturellement quand elle écrivait autrefois à ses parents" (L.P. 24); le langage oral n'a pas été plat. Au contraire, il a donné naissance aux mouvements linguistiques forts - ce patois, ce langage vulgaire a de la force.

Maintenant, passons en revue les mouvements littéraires qui existent en France au moment où Annie Emaux écrit ses livres et essais de comprendre le langage écrit. Où a commencé ce langage? Le *Nouveau Roman* traverse plusieurs influences littéraires. Les critiques modernes le représentent comme "une recherche, d'un constant va-et-vient dans le temps, d'une juxtaposition d'instantanés" (XX. 762). Ils s'appuient sur plusieurs écrivains comme Nathalie Sarraute par exemple, qui dans son livre *Tropisme* montre que "les impulsions ont dominé l'écriture" (XX. 766). Alain Robbe-Grillet dans *Le Labyrinthe* croit à la *phénoménologie* et montre que "la métaphore projette nos émotions sur les objets". Claude Simon dans *La Route Des Flandres* tente de créer "un effet visuel en utilisant un style défilé et sans ponctuation". Et enfin, Michel Butor dans *La Modification* montre que "la réalité prend place dans le roman même, mais que la pensée permet une évasion temporelle" (XX. 767).

Annie Emaux pourrait elle aussi appartenir au nouveau roman parce qu'elle montre que l'écriture domine notre affectivité et qu'elle a trouvé un refuge dans les mots. Elle montre que les objets et les matières créatrices se confondent avec les mots, que les flash-back lui ont servi de points de repère par rapport à son enfance, et que le langage écrit lui a permis de s'évader du

monde extérieur. Dans un sens, elle se différencie de Nathalie Sarraute parce qu'elle se sert des mots pour exprimer ses émotions sans conditionner l'écriture; c'est-à-dire que l'écriture est libre et en accord avec son être. Par exemple, elle se sert des métaphores pour exprimer ses opinions de la femme au foyer mais aussi elle projette une image extérieure pour que le lecteur puisse interpréter la situation des femmes à son époque. En fait, la femme qui reste à la maison pour cuisiner et se délasser propose une solution irritante, parce qu'elle devrait travailler. L'amalgame des mots et des aliments donnent une sensation poétique au texte ce qui renforce la puissance du langage écrit.

Exultation d'être complète, il ne me manque plus rien. Mais ne pas exagérer, c'était un plaisir et un jeu, repassage et gâteaux, du délassement d'après lecture, du trompe-l'ennui des fins de vacances, un prétexte à goûter en toute impunité des mélanges de sucre et d'œufs, irritant de douceur, du chocolat fondu tiède, à pleine cuillers (F.G. 77).

D'après les critiques modernes, Nathalie Sarraute dans *Tropisme* place "les émotions au même rang que l'écriture". Les impulsions créent une "difficulté liée à la communication". Elle montre qu'il est facile de changer nos émotions mais que cela nous empêche de faire face aux responsabilités de la vie (XX. 762). Annie Emaux dévoile des émotions fortes dans ses livres qui parfois se trouvent dans le non-dit, la violence, la souffrance et la rébellion. Ce n'est pas à cause des changements d'humeur ou des émotions que la violence apparaît mais à cause des événements incontrôlables de la vie comme la maladie, l'avortement, la mort. Pour surmonter cela les mots lui ont apporté une force qui s'élève au-dessus de nos émotions. Les mots

permettent une évasion essentielle au langage. Cette évasion permet le changement qui par la liberté d'expression a donné une nouvelle réalité au langage écrit.

Des heures sur mes cahiers, mes livres. Jusqu'au souper. Etre sûre de tout savoir, plaisir de flâner sur les mots, de les ruminer la tête levée, de replonger à la recherche d'un mot perdu, de feuilleter la leçon suivante, pays étranges où il ne faut pas s'aventurer toute seule, sans le professeur qui la fera vivre au moment voulu (A.V. 93).

Alain Robbe-Grillet montre que "les objets nous affectent" (XX. 766). Annie Ernaux a également montré l'importance des objets dans son langage en tant que matières. Les matières représentent des aliments, des objets, ou des éléments de la nature. Elles changent de forme; elles sont parfois fluides, liquides ou solides. Par exemple, les aliments de l'épicerie des parents reflètent des couleurs sur le papier d'emballage et une certaine magie se dégage de cela. Puis, elles se lient aux mots et aux expressions familières comme "rafistolé", "jutez", "ne voir que du feu" (A.V 31).

Je ne résistais pas au rouge tendre des cerises confites, sous le sachet de cellulothane qui multiplient leurs reflets. Un regard à droite et à gauche pour voir si personne ne vient, et deux ou trois fruits collants vont juter délicieusement sur ma langue. Aucuns remords, bien rafistolé, les clients n'y verront que du feu (A.V. 31).

Les mots ont une puissance concrète. Ils ne touchent pas seulement notre côté émotionnel mais aussi nos sens. C'est par ce concept que les éléments linguistiques ont eu une valeur émotionnelle chez Ernaux, et que le mot est devenu *matière*. Les *matières* sont comestibles, objectives, elles ont

une substance qui prend vie dans les mots. Elles se sont alliées aux mots et une magie s'est créée dans l'écriture. Aussi, elles ont parfois un goût ou un sens visuel comme une couleur. Le rouge par exemple représente la passion et il revient très souvent dans tous ses livres. Il est synonyme de chaleur humaine et il prend un sens figuratif de ses impressions. Par exemple, "sa vie *décolorée*", suggère la transparence, le néant et la solitude. Le "soleil rouge" est une métaphore de son coeur qui lui envoie des signaux et il est lié à son intuition.

Reste la scène, la bonne scène, qui mime tout, la révolte, le divorce, remplace réflexion et discussion, la dévastation d'une heure, mon soleil rouge dans ma vie décolorée (F.G. 168).

Annie Ernaux n'a pas été la seule à utiliser des éléments linguistiques et des métaphores qui se sont liés aux matières pour créer un effet visuel. Dans La Route Des Flandres, Claude Simon compare les femmes aux chevaux. Il utilise des moyens stylistiques marginaux pour créer cet effet. Par exemple, les phrases interrompues et le manque de ponctuation forment une curiosité chez le lecteur. Lui aussi utilise les mots avec les images et les sons. Dans l'entretien récent de Claire-Lise Tondeur, Annie Ernaux explique qu'elle a été influencée par le Nouveau Roman dans ses livres et que "son écriture cherche à fixer le temps, et laisse une trace de soi dans la rapidité du changement de la vie contemporaine" (E, 39). Elle a cherché à fixer des moments de sa vie et elle les transmet visuellement au lecteur sans le savoir. Dans La Route Des Flandres, Claude Simon s'est penché volontairement, sur le côté visuel en utilisant des métaphores de la guerre comme "eau souillée", "crasse poussiéreuse", "opaque lumière" (R.F. 16).

... des voix donc, irréelles et geignardes criant quelque chose (mise en garde, avertissement) et qui me parvenaient à travers l'éblouissante et opaque lumière de cette journée de printemps (comme si la lumière elle-même était sale, comme si l'air invisible contenait en suspension, comme une eau souillée troublée, cette sorte de crasse poussiéreuse et puante de la guerre) (R.F. 16).

Annie Emaux a employé des variations stylistiques en se servant du récit autobiographique mais si elle reste fidèle à la réalité de sa vie, elle montre que la pensée peut s'évader par les mots; donc ils peuvent modifier la pensée. Aussi, par l'emploi du présent elle donne une réalité au texte autre que celle du roman. Par exemple dans La Femme Gelée le *je* narrateur n'a pas de prénom, pas de nom. Mais, les personnages de ses récits n'ont pas de nom non plus, sauf pour les personnes extérieures qui l'ont cotoyées dans sa vie. Cela veut dire qu'elle n'a pas voulu identifier ceux qui ont compté à cause de sa rébellion. Elle a apporté une certaine subjectivité au texte qui s'échappe du roman et par cela elle reste une héroïne marginale. Le langage écrit retient donc une certaine poésie proche du rêve tout en restant dans les limites de la réalité.

Trop petite pour m'identifier à des héroïnes de dix-huit ans, je m'invente avec elles une parenté, un voisinage, pour me glisser à leur suite dans les châteaux, les campagnes lointaines, les pays jaunes de chaleur et je continue d'être moi, personnage dont je suis très satisfaite. Les livres, voyage et avant-jeu (F.G. 27).

Un autre genre d'écriture dont Annie Emaux s'est inspirée dans son langage écrit est la méthode *Essayiste*. Dans XXe SIECLE, les essayistes ont montré une méthode stylistique dans la variété des styles et des genres. Ils

acceptent tous les styles, tous les genres, et tous les tons. Ils montrent qu'il n'est pas nécessaire de se soumettre à un style traditionnel (848). Par exemple, Michel Foucault dans Les mots et les choses (1966), explore la notion de nature humaine et aboutit à "la mise en question de la relation entre l'homme et son langage, entre la culture et le monde" (849). Un autre essayiste Maurice Blanchot s'est penché sur l'importance de la signification de l'écriture. Dans Titre d'un Essai (1942), "il interprète le "je" avec la voix du narrateur, le sens de l'interrogation avec l'absence dans l'écriture" (852).

Annie Emaux est très proche des essayistes parce qu'elle utilise plusieurs styles dans ses livres. Elle montre que l'amalgame des mots se lie aux éléments linguistiques, ce qui donne un sens d'infini au mot par lui-même; et une beauté esthétique à la phrase. Aussi, elle reste très fidèle à ses arguments parce qu'elle donne un sens de liberté au langage écrit et s'échappe par la pensée avec le lecteur. Elle a montré que sa solitude intérieure s'est épanouie par l'accompagnement des mots et qu'elle n'était plus seule. Quelque part, cela lui a permis de dominer la peur de la mort car les mots sont infinis et ils dépassent les hommes. Dans Une Femme, la vie de sa mère décrit la réalité de cette solitude et surtout de la vieillesse. Dans Les Armoires Vides aussi, la narratrice décrit des images très angoissantes de la peur mais elle montre qu'on peut s'en échapper par les mots.

J'ai fais une découverte, quelque chose de brutal et de beau, moi, la fille Lesur, empotée, gourde, je réussis très vite aux jeux de l'école, la lecture, les opérations, l'histoire, ça ne me coûte rien. Pendant deux ans, je suis assise à mon pupitre et je regarde des signes, les mots m'imprègnent, étranges et sans importance. Une fois le seuil de la boutique franchi, je retrouve ma voix ordinaire, pas celle de l'école, emberlificotée, trop

douce, je jette mon cartable n'importe où (A.V. 69).

Un autre mouvement littéraire qui a pu influencer Annie Ernaux est le structuralisme. Dans le livre *Literary Theory* la méthode structuraliste est marqué par l'ethnologue Lévi-Strauss "If langage was ever born it must have been born as a stroke" (L.T. 113); il démontre que la linguistique aura comme objet la langue en elle-même. Il voit le langage comme signifiant essentiel, c'est-à-dire qu'il se concentre sur le sens du mot, sur son signe et son sens étymologique. Ensuite, il montre l'importance de la structure et du non-dit structural. Le non-dit est synonyme de la souffrance mais surtout de la culpabilité chez Annie Ernaux. Par exemple, l'incipit de Jean Genet dans *La Place* "Je hasarde une explication: écrire c'est le dernier recours quand on a trahi", démontre que la narratrice s'est sentie coupable de ne pas s'être plus souvent occupé de son père et d'avoir aussi critiqué son langage. En écrivant, elle se déculpabilise mais seulement après la mort de celui-ci. Un autre structuraliste, Gérard Genette, montre que cette méthode est essentielle pour la compréhension du texte. Il montre "qu'à l'étude immanente une sorte de rationalité de compréhension remplace la rationalité d'explication abandonnant la recherche des causes" (F, 32). Cela veut dire qu'une fois que la structure est établie il n'y a plus besoin de chercher la cause mais de regarder la synthèse et la genèse pour comprendre le texte. Enfin, Roland Barthes propose également une méthode d'interprétation structuraliste sur le fonctionnement du texte. Dans *S/Z* il interprète le thème par l'articulation du texte et l'analyse sémiologique, c'est-à-dire par la science des signes. Barthes montre l'importance de la critique littéraire. Il parle de *la valeur idéologique* du texte au sens moral, esthétique et de la

représentation par *le lisible*, ce qui peut être lu. Puis, il présente *le scriptible*, c'est nous en train d'écrire dans le présent, avant que le jeu infini du monde ne soit traversé, coupé, arrêté, plastifié par quelques systèmes singuliers comme l'idéologie, le genre, la critique. Le scriptible se rabat sur "la pluralité des entrées, l'ouverture des réseaux, l'infini des langages" (S/Z. 11).

Le langage écrit chez Annie Ernaux montre qu'elle s'est servie de la méthode structuraliste dans ses livres car elle a montré l'importance du langage écrit par la pluralité des mots mais elle a aussi montré des différences de style dans chacun de ses livres. Par exemple, durant son adolescence, elle s'imprègne de la littérature des autres pour se former une identité car elle vit les mots au plus profond de son être. Elle rentre dans l'histoire des livres, fait rentrer le lecteur en même temps. Les livres l'aident à s'élever spirituellement; ils deviennent presque une religion, un lieu, une place, autre que celle de ses parents. Dans *Ce qu'ils disent ou Rien*, elle montre un style direct par l'emploi du présent et du passé composé. On peut penser au style du roman durant la lecture. Aussi, elle montre comment la littérature des autres écrivains l'ont influencée, comme Albert Camus, par exemple, qui lui a fait penser aux métaphores de la mort.

Je m'ennuyais tellement que je me suis lancée, j'ai emprunté *L'Étranger* à la bibli. Je ne suis pas sortie du bouquin de la journée. Je m'arrêtais entre deux, je regardais autour de moi, la chambre me semblait lointaine, et je ne comprenais pas comment des mots pouvaient me faire autant d'effet. Le soir mon père s'est mis en colère, c'était le 8 ou 9 juillet Saint Thibaut, je consultais tout le temps le calendrier. J'avais fermé les persiennes de ma chambre et quand je suis rentrée dans la salle de séjour, des bandes vertes et rouges m'ont strié les yeux, j'ai pensé à la plage, quand il tue l'Arabe. J'aurais bien voulu

écrire des choses comme ça, ou bien vivre de cette façon-là, mais pour pouvoir l'écrire ensuite, que ce soit tout fait, facile à raconter et que tout le monde puisse le savoir (D.R. 33).

Dans La Femme Gelée le système de mots est différent de celui de Ce qu'ils disent du rien. Le système implique la représentation. Dans ce contexte, la représentation est très poétique car la phrase commence comme une chanson ou un refrain. La narratrice dévoile son côté romanesque sur sa façon d'aborder les garçons. Elle pense aux aventures légères mais elle ne sait pas encore qu'elle va subir un avortement. Sa perception de la vie est encore assez heureuse mais elle ne trouve le bonheur que par l'échappatoire de quelque chose ou d'une personne. Elle a toujours ce besoin constant de s'évader. La vie rangée la dérange. Elle aime l'imprévu.

Commencer l'histoire cahoteuse, la bonne aventure ô gué, pas si bonne, j'en sortirais cabossée, humiliation et révolte. Je suis allée vers les garçons comme on part en voyage. Avec peur et curiosité. Je ne les connaissais pas (F.G. 82).

Les différences entre le langage oral et le langage écrit ont permis de comprendre les mots par une interprétation objective. L'amalgame de ces mots et leur différentes variations ont permis une étude originale des livres d'Annie Ernaux. Elle a montré que l'on pouvait écrire librement parce que les mots sont infinis. Malgré la souffrance, la rébellion et l'insécurité, elle est arrivée à démontrer que par le langage écrit, il était possible de dépasser tout cela.

CONCLUSION

Annie Emaux est une des écrivaines de la littérature moderne qui a su aller jusqu'au bout de ses désirs. Elle a montré dans ses livres que la meilleure façon d'affronter les difficultés de la vie était par l'illusion passagère de la passion car elle apporte une satisfaction proche du bonheur, même si celle-ci ressemble à une exaltation. Elle a pu transmettre ses émotions par une écriture libre et parfois révoltée mais elle a trouvé une volonté d'endurance et de courage qui lui ont permis de traverser les moments critiques de sa vie. Elle est alors devenue le témoin d'une aliénation sociale qui n'était pas engendrée par la société mais par l'incompréhension des désirs. C'est cette répression que la narratrice combat pour prouver à la société qu'il faut accepter nos désirs comme tels car ils ont le pouvoir de nous apporter une satisfaction véritable. L'écriture lui a permis d'extérioriser la passion au-delà des contraintes et de remettre en question les fondements de la société. Le mariage qui n'a représenté rien d'autre qu'une convention sociale a également été remis en question quand la narratrice s'est éloignée de sa famille. La passion qui s'est déclarée tard dans sa vie est devenue sa clef vers la liberté. Cependant, elle n'était valable que dans le domaine de l'illusion et un simple incident ou changement pouvait rapidement l'éteindre. Cette constatation dévoile l'ambiguïté des sentiments humains. La narratrice n'a plus voulu de son amant étranger une fois que la passion fut éteinte. Au contraire, l'étranger subjectif et détaché au début de la relation, a tout fait pour ranimer la flamme une fois qu'elle ne lui était plus disponible. Ce renversement a démontré que lui aussi avait besoin de cette passion pour sortir de l'enfermement social. Annie Emaux a montré l'importance de la

passion dans le récit vécu car elle a réussi à dépasser les conventions sociales. Elle a renforcé le positivisme de l'illusion qui nous mène vers une rêverie poétique et a illustré que celle-ci suffit à satisfaire l'assouvissement de nos désirs. Mais, ce qui est le plus important est qu'elle a fait par l'écriture et le langage un appel à ses lecteurs pour exprimer le cri intérieur d'une femme prise entre deux mondes; celui des ouvriers et paysans, et le monde intellectuel. Ce cri, reflet de sa passion et de sa souffrance est venu par le paradoxe de ces deux mondes. Par son écriture, Annie Emaux a unifié cette dichotomie d'abord irréconciliable et elle en a montré l'aspect conciliatoire.

BIOGRAPHIE

Annie Emaux est née à Lillebonne en Normandie en 1940. Ses parents, Alphonse et Blanche Duchesne tenaient un café-épicerie dans un quartier populaire à Yvetot, une autre ville de Normandie. La Normandie est au Nord de la France et pas très loin de la Bretagne qui au sud-ouest de la Normandie. C'est une région connue de la France à cause de la libération de la deuxième guerre et des Américains qui sont venus une fois la guerre terminée, en 1945. Puis, c'est une région de tourisme. Malheureusement, la narratrice n'a pas su apprécier les bienfaits de la Normandie à cause de son rejet familial. Puis, elle est entrée à l'école libre, au pensionnat Saint-Michel à Yvetot, d'où lui viennent ses souvenirs sur l'amitié avec ses camarades. Elle va au lycée Jeanne d'Arc à Rouen avant de poursuivre ses études à la faculté de Lettres à Bordeaux. Enfin, agrégée de lettres modernes, elle devient professeur de lycée à Bonneville, Annecy et Pontoise. Depuis 1977, elle est rattachée au centre national d'enseignement par correspondance où elle rédige des corrigés pour préparer les étudiants au *CAPES*. Elle reçoit le prix *Théophraste-Renaudot* pour *La Place* en 1984. Ses trois premières oeuvres sont semi-autobiographiques. *Les Armoires Vides* est publié en 1974. *Ce qu'il disent ou rien* en 1977 et *La Femme Gelée* en 1981. Ses deux livres autobiographiques sont *La Place* et *Une Femme* (1988). Ils sont devenus des classiques que les lycéens étudient en classe. Puis, ce qui l'a rendue encore plus célèbre est son livre sur sa passion avec un inconnu, *Passion Simple* (1992). Elle écrit aussi un genre de journal intime, *Journal du dehors* (1993), qui retrace ses impressions sur le métro de banlieue que l'on appelle le *R.E.R*. Toutes ses oeuvres paraissent chez le même éditeur, Gallimard.

BIBLIOGRAPHIE

- Barthes, Roland. Le Plaisir du texte. Paris: Collections Point Seuil, 1973.
- Barthes, Roland. S/Z. Paris: Collections Point Seuil, 1973.
- Beauvoir Simone. Le deuxième sexe. Saint-Amand: Collections Folio, 1949.
- Bergson, Henri. Le Rire. Paris: Quadridge Puf, Paris, 1993.
- Bodin, Louis. Le Front populaire 1936. Paris: Armand Colin, 1961.
- Bourdet, Claude. Les Chemins de l'unité. Paris: Éditeur Maspéro, 1964.
- Chevillot, Frédérique. "Comment se ment le texte" La Réouverture du Texte
Anma Libri, Saratoga California (1993): 93-114.
- Daniel, A. The Power of Family. Sparrow Press, Nashville 1994.
- Day, Loraine. "Review of La Place". Modern Language Review 85.2 (April
1990): 465-466.
- De Boisdeffre, Pierre. Lettre ouverte aux hommes de gauche. Paris: Éditions
Albin Michel, 1969.
- Décote, Georges. 20e Siècle. Paris: Hatier, 1991.
- Di Bernardi, Dominic. "Review of La Place". Review of Contemporary Fiction
The Dalkey Archive Press 8.3 (1988): 163-164.
- Ducrot, Oswald. Encyclopedic Dictionary. Jonhs Hopkins University Press,
Baltimore Maryland 1979.
- Dupriez, Bernard. L'étude des styles. Ottawa Canada: Éditions
Augmentées, 1971.
- Eagleton, Terry. Literary Theory. Mineapolis MN: University of Minnesota
Press, 1983.
- Emaux, Annie. Ce qu'ils disent ou rien. Paris: Éditions Gallimard, 1977.
- . La Place. Paris: Éditions Gallimard, 1983.

- . La Femme gelée. Paris: Éditions Gallimard, 1983.
- . Les Armoires Vides. Saint-Amand France: Collection Folio, 1974.
- . Passion Simple. Paris: Éditions Gallimard, 1991.
- . Une Femme. Saint-Amand France: Collection Folio, 1984.
- Falaize, Elisabeth. "Annie Ernaux" French women's writing: recent fiction. St. Martin Press New York (1993): 67-89.
- Fau, Christine. "Le problème du langage chez Annie Ernaux". The French Review 68.3 (February 1995): 501-512.
- Frankin, Deborah. "The politics of masochism" Psychology Today 21.1 (January 1987): 52-58.
- Freud, Sigmund. Cinq leçons sur la psychanalyse. Paris: Petite bibliothèque Payot, 1984.
- Friedman, Betty. The Feminine Mystique. New York: Cambridge University Press, 1990.
- Gramont, E. Grammaire Française. Paris: Classique Hachette, 1954.
- Greenwald, Jerry A. Breaking out loneliness. Rawson Wade Publishers Inc, New York 1980.
- Halls, Elisabeth. "All in the Family: reseach on parents and kids" Psychology Today 21.11 (November 1987): 54-62.
- Herbert, Wray. "Myths about gender: The bond between mothers and daughters" Psychology Today 21.11 (November 1987): 60-65.
- Kern, Edith. Sartre. New Jersey: Prentice Hall Inc, 1962.
- Lagarde, A., et Michard, L. XXe SIECLE. Paris: Bordas, 1988.
- Labro, Philippe. Les Barricades de mai. Paris: Gama Solar, 1968.
- Lewis, Michael. "Culture and gender roles" Psychology Today 5.12 (May

1972): 54-58.

Mall, Laurence. "Moins seule et factice: La part autobiographique dans une femme d'Annie Emaux" The French Review 69.1 (October 1995): 45-53.

Merieult, L. Histoire: La France depuis 1945. Paris: Collection C. Quetel Bordas, 1989.

Montgomery, Jason. Family Crisis. University Press of America, Washington DC 1981.

Motte, Warren. "Annie Emaux's Understatement" The French Review 69.1 (October 1995): 55-67.

Patillon, Michel. Précis d'analyse littéraire. Paris: Éditions Fernand Nathan, 1977.

Rose, Marilyn Gaddis. "Review of La Place" World Literature Today University of Oklahoma Press 60.1 (Winter 1986): 53-67.

Sartre, Jean-Paul. Les mots. Paris: Collection Folio, 1964.

Simon, Claude. La Route Des Flandres. Paris: Éditions de Minuit, 1960.

Spinoza. Oeuvres 1. Paris: Garnier Flammarion, 1964.

Stupp, Hans H. "Freudian Analysis today" Psychology Today 6.2 (July 1972): 33-36.

Tondeur, Claire Lise. "Entretien avec Annie Emaux" The French Review 69.1 (October 1995): 37-43.

Wilden, Anthony. "Libido as language: Reading of Freud and the unconscious as a language" Psychology Today 5.12 (may 1972): 40-45.

Woodward, Kathleen. Aging And Its Discontents. Indiana University Press, Wisconsin 1991.

ABBREVIATIONS

Livres par Annie Ernaux:

A.V. Armoires Vides

C.D. Ce qu'ils disent ou rien

F.G. Femme Gelée

L.P. La Place

P.S. Passion Simple

Livre par Sigmund Freud

C.L. Cinq Leçons

Livre par Simone de Beauvoir

D.S. Deuxième Sexe

Article par Claire Lise Tondeur

E. *Entretien avec Annie Ernaux*

Article par Christine Fau

F. *Le problème du langage*

Livre par Jason Montgomery

F.C. Family Crisis

Livre par L. Meurieult

L.F. La France depuis 1945

Livre par Terry Eagleton

L.T. Literary Theory

Livre par Claude Simon

R.F. La Route Des Flandres

Livre par Lagarde et Michard

XX. XXe Siècle